L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 139. Vol. VII. — SAMEDI 14 MARS 1846.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Vue de la ville de Cracovie.* — **Courrier de Paris.** — **Théâtres.** *Mademoiselle Rachel dans Jeanne d'Arc; Frédérick-Lemaître dans Michel Brémont.* — **Thorwaldsen.** *Vue extérieure du Musée de Thorwaldsen, à Copenhague; Vue intérieure de l'atelier de Thorwaldsen, à Copenhague.* — **Académie des Sciences.** Compte rendu du 1e trimestre de l'année 1845. — **Grands établissements industriels de la France.** Fonderie de Pocé. *Six Gravures.* — **Gilbert Gurney.** Souvenirs d'un gentleman, par Théodore Hook. (Suite.) — **Théâtre Domas.** *Dix-huit Caricatures*, par Cham. — **Correspondance.** — **Les Thermes de Caracalla à Rome.** — **Annonces.** — **Catastrophe sur le chemin de fer de Saint-Étienne.** *Une Gravure.* — **Notice sur la vie et les ouvrages de Casimir Delavigne**, par M. Alphonse François. — **Rébus.**

Histoire de la Semaine.

La discussion du projet de loi sur l'amélioration de la navigation intérieure a occupé, la semaine dernière, toutes les séances de la chambre des députés; et le projet du gouvernement, après l'examen de systèmes qui y étaient fort opposés, et dont la commission de la Chambre avait adopté le plus dissemblable, a été voté samedi. La majorité qui l'a adopté dans son ensemble a été énorme, et cela se conçoit, parce que dans ce vote général se réunissent, comme solidaires, tous les députés riverains des fleuves et des rivières améliorés; chaque vote d'article avait été beaucoup plus disputé, et la lutte des chemins de fer et des canaux contre les voies naturelles avait été vive, notamment pour la navigation de la Seine dans la traversée de Paris, et de Paris à la mer.

Lundi dernier les efforts du ministère ont été moins heureux. La proposition de M. Saint-Priest pour la conversion en 4 1/2 de la rente 5 0/0 était à l'ordre du jour. Vainement M. le ministre des finances a voulu, par le motif que la mesure était inopportune, mettre en avant des arguments qui semblaient combattre le principe même, vainement M. de Lamartine est venu à son secours, la Chambre, conséquente avec ses votes précédents, et croyant apparemment plus au tableau qu'on lui a fait de nos finances, dans l'exposé du budget que ceux qui l'ont tracé, a repoussé l'ajournement demandé par le ministre à une majorité de 201 voix contre 145 et a voté immédiatement la prise en considération de la proposition.

Celle de M. Demesmay, sur la réduction de l'impôt du sel, vient de recevoir un commencement d'exécution; le *Moniteur* publie ce matin l'ordonnance royale qui réduit à 5 centimes par kilogramme le droit sur les sels destinés à l'alimentation des bestiaux, sous la condition que ces sels seront mélangés, aux frais des intéressés et à leur choix, pour cinq kilogrammes de sel en poudre, de cinq litres d'eau et de deux hectolitres ou quarante kilogrammes de son ordinaire ou mêlé de recoupe; ou bien pour dix kilogrammes de sel en poudre, de dix litres d'eau, de quatre kilogrammes de farine de tourteaux de graines oléagineuses, et de deux hectolitres ou quarante kilogrammes de son ordinaire ou mêlé de recoupe. Les procédés de dénaturation avaient été, il y a déjà longtemps, proposés par M. Payen, professeur de chimie au Conservatoire des arts et métiers. Si les formalités de surveillance établies par l'autorité ne gênent pas trop ce premier essai, celui-ci pourra avoir d'utiles résultats pour l'élève du bétail, cette base première de la prospérité agricole. C'est par de pareils moyens, c'est en favorisant la production abondante et à bon marché, que nous concilierons les intérêts des producteurs et des consommateurs. L'agriculture demande aussi le sel, affranchi d'un droit onéreux, pour les amendements des terres; en outre, le bien-être des classes laborieuses a beaucoup gagné au dégrèvement demandé d'une manière générale par M. Demesmay; nous ne pensons donc pas que la mesure prise, *in extremis*, par M. Lacave-Laplagne doive faire ajourner une réforme plus complète.

Il a été publié, comme supplément ou comme correctif au rapport de M. Hébert sur la proposition de M. de Rémusat relative aux fonctionnaires députés, un tableau qui présente les résultats suivants :

(Vue de la ville de Cracovie.)

	1842—1846
Ministres et administrations centrales.	18 — 20
Corps diplomatique	4 — 5
Conseil d'Etat	18 — 21
Cour des comptes.	5 — 7
Magistrature inamovible de tous les degrés.	44 — 48
Magistrature amovible	18 — 20
Instruction publique.	6 — 7
Ponts et chaussées.	7 — 6
Administrations diverses, conseils de préfecture, haras, octrois	10 — 7
Armée	25 — 25
Marine	5 — 4
Maison civile et militaire du roi	11 — 11
Total général	167 — 184

Ainsi, dans le cours d'une seule législature, et sans qu'il y ait eu un de ces changements de cabinet qui expliqueraient des promotions nouvelles, on voit que le nombre des députés fonctionnaires a sensiblement augmenté.

Sur le nombre total des députés fonctionnaires, on peut en compter de 40 à 44 qui appartiennent à l'opposition, sur lesquels plus de 20 font partie de la magistrature inamovible; il reste 140 députés fonctionnaires votant habituellement avec le ministère, c'est-à-dire beaucoup plus de la moitié et presque les deux tiers de la majorité.

Le tableau dont nous venons de parler, et qui a été distribué à la Chambre, constate également que, depuis 1840, dix députés ont été nommés pour la première fois à des fonctions publiques, et cinquante et un promus à de nouvelles fonctions.

Sur les 51 députés de la dernière catégorie, 7 ont été l'objet de deux nominations successives, ce qui porte à 58 le nombre total des promotions pendant la période indiquée. Ce nombre est de 68 si l'on ajoute la première catégorie à la seconde.

AFRIQUE FRANÇAISE. — M. le maréchal Bugeaud, qui, le 24 février, en rentrant à Alger avait fait former le carré à la troupe pour lui faire entendre une bien singulière allocution, vient de signaler son départ nouveau par une proclamation aux Kabyles. Il a appris dès les premiers jours de mars qu'Abd-el-Kader était revenu dans le Jurjura, à Borgi-el-Bokhni, dans les montagnes au sud de Dellys. C'est de là que l'émir avait fait [illegible], vers [illegible], lorsque le maréchal Bugeaud marcha contre lui [illegible]. Maintenant, et c'est sur le même point qu'il est venu s'établir de nouveau dès qu'il a vu le maréchal se mettre en route pour rentrer à Alger. Le maréchal s'est aussitôt mis en mesure d'aller déloger une seconde fois notre ennemi de ces montagnes, et il est parti le 4 d'Alger à la tête de 3,500 hommes.

Une scène touchante est racontée dans la correspondance de la province d'Oran :

« La colonne aux ordres de M. le général Cavaignac, qu'avait rejointe la cavalerie, était réunie le 7 février à Lalla-Maghnia.

« Le 11, elle se dirigea sur Djemmâa-Ghazaouat. Pendant la route nous vîmes passer des cavaliers du caïd d'Ouchda, porteurs d'une lettre de ce fonctionnaire de Mouley-Abder-Rhaman pour le général Cavaignac. Chiqr-el-Minoun, chef des Beni-Senassen, était avec eux, ainsi que quelques autres caïds des tribus environnantes. Ils eurent une longue conférence avec M. le général Cavaignac.

« La colonne suivait la route qu'avait prise le colonel de Montagnac avec son bataillon. C'était la première fois depuis cinq mois qu'une troupe française allait voir le théâtre d'un combat impérissable dans les fastes de notre armée. Aussi tous les cœurs étaient émus... Au pied du mamelon, nous avons trouvé les cadavres des soldats qui avaient tous péri victimes de la trahison.

« Nous pouvions lire sur le sol l'histoire de tous les détails du combat : un carré régulier d'ossements nous montrait le carré qui s'était fait tuer un contre quinze, et au milieu duquel était mort l'intrépide de Montagnac, criant à sa troupe, pour dernier adieu, de mourir comme lui, plutôt que de se rendre. A côté, une longue ligne d'ossements, qui s'arrêtait au pied d'une colline, nous représentait la charge de l'escadron du 2e hussards, qui, sous les ordres du brave de Cognord, s'était jeté, tête baissée, 60 contre 3,000 !

« Par les ordres du général Cavaignac, tous les ossements furent recueillis avec un soin religieux. Puis la cavalerie défila par peloton au pied de la fosse où ils avaient été déposés, et le feu successif des bataillons d'infanterie rendit les derniers honneurs aux restes de tant de braves. A une lieue plus loin, nous saluâmes de nos acclamations le marabout de Sidi-Brahim, et tout le monde s'y précipita, cherchant avec anxiété sur les murs les traces de la défense mémorable du capitaine de Géreaux. On n'y voyait que du sang... Seulement, dans un coin de la muraille, nous découvrîmes, écrite au crayon, une simple date : VINGT-SIX SEPTEMBRE ! »

RIO DE LA PLATA. — *Le Courrier du Brésil*, du 7 janvier, donne quelques nouvelles des opérations combinées de l'escadre anglo-française dans le Parana.

L'escadre est restée à Obligado jusqu'au 28 novembre pour réparer ses avaries, puis elle reprit sa route en remontant le fleuve. Le 30 elle arriva à Tonolero, où elle stationna une heure, à midi elle atteignit Saint-Nicolas et passait devant ce point hors de portée du tir ; le soir elle mouilla à l'entrée du Pavon, territoire de Santa-Fé. La nuit, une pièce de campagne, amenée le long de la côte, envoya neuf coups à l'*Expéditive* et au transport *le Cacique*, qui était très-rapproché de terre ; mais sans beaucoup d'effet : l'*Expéditive* seulement reçut un boulet qui resta dans son bordage. Le jour suivant, on ne put bouger, le courant étant très-fort et le vent manquant.

Le 3 décembre, l'escadre arriva au Rozario ; c'est une position célèbre par la fortification qui s'y trouve. Il n'y avait pas un seul canon en batterie ; tous les habitants étaient sur la rive, et il n'y a pas eu la moindre démonstration d'hostilité. On supposait que l'escadre pourrait être à Corrientes dans quinze jours.

On peut juger par ces nouvelles de l'effet produit dans le pays par le combat de l'Obligado ; si l'on avait mis à la disposition de nos troupes des moyens suffisants, la guerre pourrait déjà être terminée.

CRACOVIE. — Un événement bien inattendu vient de se passer à Cracovie ; une insurrection a éclaté dans la ville et s'est propagée dans les environs. Les forces autrichiennes, commandées par le général Collen, se sont d'abord concentrées dans le faubourg de Podgorze, de l'autre côté de la Vistule, après un conflit assez vif avec les insurgés et dans lequel le sang a coulé en abondance. Plus tard, ce même faubourg et les villes de Wialiczka, de Bochnia et quelques autres points, auraient été occupés par l'insurrection.

Les nouvelles subséquentes apportées par les feuilles allemandes sont toutes très-vagues et contradictoires : il est difficile d'y démêler la vérité. Ce qui paraît certain, c'est que les insurgés n'ont pas tardé à évacuer Podgorze, Wialiczka et Bochnia. Trois colonnes sont sorties de Cracovie, expédiées par eux dans des directions différentes. Les bulletins autrichiens annoncent que deux d'entre elles ont été fort maltraitées. On assure même que les insurgés ont postérieurement abandonné Cracovie, où les troupes des trois puissances seraient bientôt entrées. On a parlé de mouvements insurrectionnels sur quelques points de la Gallicie et du duché de Posen qui auraient été facilement comprimés.

Cracovie est une ville de trente-deux mille âmes, assez mal défendue par des murailles antiques. Elle a été la capitale du royaume de Pologne, sous les Jagellons. Sa cathédrale renferme leurs tombeaux. Comme siége de la petite république reconnue par les traités de 1815, elle a de l'importance et renferme de grandes ressources. Son commerce est presque entièrement dans les mains de maisons allemandes et israélites.

SUISSE. — Les élections du canton de Berne ont donné une grande majorité au parti de la réforme.

La demande d'expulsion de neuf membres du pouvoir exécutif n'a pas été accueillie par le grand conseil encore en fonction. Ce corps a déclaré qu'il n'y avait pas lieu à donner suite à cette affaire. Il a repoussé une mesure à la fois violente et inutile, puisque, lors de la reconstitution des pouvoirs, on aura l'occasion de juger la conduite des neuf conseillers inculpés, soit en les repoussant de la nouvelle organisation, soit en les conservant, si la majorité les en croit dignes.

BELGIQUE. — M. Van de Weyer a enfin donné aux Chambres des explications sur la crise ministérielle. Il a confirmé, ce que l'on sait depuis si longtemps, que des dissentiments ayant éclaté au sein du conseil à propos du projet de loi relatif à l'organisation de l'enseignement moyen (secondaire), tous les ministres avaient cru devoir donner leurs démissions. Le roi, avant de recevoir ces démissions, a appelé M. Van de Weyer et lui a demandé s'il accepterait la mission de reconstituer le ministère sur les bases de celui du mois de juillet. Aussitôt M. Van de Weyer n'a cru pouvoir faire rien de mieux que de s'adresser à ses collègues, comme plus propres que qui ce fût à remplir le programme indiqué par le roi. Après mûr examen, il a été décidé que les démissions seraient maintenues. La couronne, en ce moment, avise.

IRLANDE. — On écrit de Dublin, le 5 mars : « Une collision déplorable a eu lieu le 3 mars à Westport, comté de Mayo (Irlande), entre les habitants et une compagnie du 30e de ligne. L'élection d'un membre au parlement avait lieu ce jour-là à Castlebar (chef-lieu du district), et le détachement en question avait été requis pour escorter les tenanciers de lord Sligo, qui allaient voter pour un M. Moore, candidat hostile à l'association du repeal. Lors de leur passage à Westport, les soldats ont été assaillis à coups de pierres, et ont immédiatement riposté par une décharge qui a tué trois personnes et en a blessé trois autres. Au nombre des victimes se trouve une pauvre veuve, mère de cinq enfants. Une très-grande effervescence règne dans tout le comté depuis cette rixe fatale. »

INDES ANGLAISES. — Le *Bombay-Times* du 2 février parlait d'une seconde bataille qui devait avoir eu lieu, le 21 janvier, entre les Anglais et les Sikhs ; mais il disait n'avoir aucun détail. Le *Bombay-Courrier* de la même date a publié, au moment du départ de la malle, un supplément qui fait connaître les résultats de cette journée.

Au 14 janvier, les deux armées s'observaient sur les deux rives du Sutledge. L'armée anglaise, grossie de ses renforts, avait 40,000 hommes. Les Sikhs en comptaient 80,000 avec 120 pièces de canons. Ils avaient parmi eux beaucoup d'officiers européens, et même des Anglais.

C'est le 21 que le général Smith a rencontré le camp des Sikhs. La bataille a commencé à huit heures et demie du matin. Elle a duré jusqu'à trois heures et demie de l'après-midi. A neuf heures le général Smith avait été joint par la garnison anglaise de Loodianah. L'action a été terrible et le feu très-nourri de part et d'autre. Mais, dès l'ouverture du feu, les troupes indigènes (les Cipayes), bien que très-braves d'ordinaire, ont jeté dans leurs armes et se sont débandées. Les troupes européennes ont eu à soutenir seules le choc de l'ennemi, et elles l'ont fait avec un courage désespéré. Il ne restait au général Smith que deux régiments qui ne voulaient pas quitter le terrain. Le général a dû, néanmoins, faire sonner la retraite pour ne pas perdre jusqu'à son dernier homme.

Cet événement est fort grave. La défection des Indiens est, nous le pensons, sans exemple depuis que les Anglais ont créé et discipliné des corps de troupes pris parmi la population du pays. Est-ce terreur panique, est-ce trahison et parti pris d'abandonner les Anglais à leurs propres forces pour préparer la fin de leur règne dans la péninsule du Gange? On peut tout supposer à une époque où tous les peuples asservis manifestent la tentation de s'affranchir.

Le *Malta-Mail* du 27 février rapporte la même affaire, mais il la représente comme un engagement partiel. Voici ce qu'il dit :

« Par des lettres particulières reçues de Delhi, on a appris que la brigade de sir Harry Smith, qui marchait vers Loodhiana, avait rencontré 10,000 Sikhs, et que ceux-ci avaient fait sur nos troupes une terrible décharge de mitraille. On ajoute que les Cipayes avaient jeté bas les armes, s'étaient mis à fuir et qu'ils avaient laissé les soldats européens seuls exposés au feu. Le 53e et le 31e avaient donc engagé l'action et ils avaient horriblement souffert ; sir Harry Smith s'était vu forcé de les empêcher de charger et de faire sonner la retraite.

« La perte en hommes, en armes et en chevaux du 5e de dragons a été si considérable, que les survivants n'ont pu être ramenés qu'avec les équipages du corps de cavalerie indien. »

INDES HOLLANDAISES. — On écrit de Batavia, 31 décembre : « Le dimanche, 14 de ce mois, la nouvelle s'est tout à coup répandue que des troubles venaient d'éclater dans la résidence de Bantam, qu'ils exigeaient impérieusement la présence de la force armée, et en effet des troupes qui se trouvaient à l'église reçurent l'ordre immédiat d'en sortir et de se tenir prêtes à partir. Le même jour, trois compagnies, faisant un effectif de 210 hommes, 25 hussards et deux pièces de canon, partirent sous les ordres du capitaine Doubleben. Cette colonne se rendit immédiatement sur le théâtre des troubles, tandis que l'on réunissait d'autres forces pour les faire partir également, si, plus tard, des nouvelles défavorables nécessitaient des renforts. Des bruits de toute espèce circulaient, mais bientôt on apprit la terrible catastrophe par une jeune fille de douze ans, qui, seule avec ses deux jeunes sœurs, était parvenue à se soustraire à la mort, et qui fit connaître la triste réalité.

« Dans la nuit du 12 au 13 décembre, le propriétaire des terrains de Tykandi-Œdick, à environ treize lieues de marche de Batavia, fut réveillé en sursaut par des coups violents frappés à la porte. Il se leva, et soupçonnant du danger, il tâcha de se barricader; mais voyant qu'il ne pouvait y réussir, il appela l'aînée de ses filles pour qu'elle lui apportât son sabre, ce qu'elle fit. Il ouvrit brusquement la porte, s'élança dehors, mais à peine eut-il dépassé le seuil de sa demeure, qu'il tomba accablé de coups. Les révoltés pénétrèrent alors dans la maison, et là commença une scène de carnage dont madame Camphuys, alors dans un état de grossesse très-avancée, cinq de ses enfants, un jeune esclave et un ouvrier du Bengale furent les malheureuses victimes, et dont la description avec les scènes atroces qui l'ont accompagnée est presque impossible.

« Un seul fait suffira pour peindre cet horrible massacre. Cette jeune fille, qui est parvenue à s'échapper avec ses deux petites sœurs, l'une âgée de dix ans, l'autre de huit mois, était blottie avec elle derrière les rideaux d'un lit, tenant sur son bras la plus jeune dont elle cherchait à étouffer les cris. Pendant le même temps, elle vit un de ces bandits saisir une autre de ses jeunes sœurs, l'enlever par la jambe, la faire tournoyer trois ou quatre fois en l'air, et lui fracasser le crâne contre le mur !...

« Lorsque ces enfants n'entendirent plus aucun bruit, ils quittèrent la maison, furent recueillies par une femme, et cachées dans une grange (Lombok), d'où on les tira après qu'elles eurent souffert pendant trente-six heures toutes les angoisses de la terreur et de la faim. Cette même nuit trois directeurs européens, dont l'un avait une femme et deux enfants, furent également égorgés dans les champs et les cadavres mutilés et jetés à la rivière.

« Depuis, les rebelles ont été battus et dispersés.

« On soupçonne deux princes de Bantam, exilés à Banjoewangie, d'être les instigateurs de cette révolte. »

ÉTATS-UNIS.—On a reçu d'importantes nouvelles à la date des 9 et 12 février. Le *Standard* a ainsi résumé et apprécié les premières :

« Nous avons reçu ce matin, d'Amérique, des nouvelles de la plus haute importance; elles nous ont été apportées par le paquebot le *Patrick-Henry*, capitaine Delano, qui est parti de New-York le 9 février. Ces nouvelles renversent toutes les espérances que nous avions conçues d'un arrangement à l'amiable de la question de l'Orégon. Le président Polk et ses conseillers paraissent déterminés à pousser les choses à l'extrême. On sait que dans les deux chambres il avait été demandé communication de la correspondance officielle et de l'état des négociations, M. Polk a obtempéré à cette demande, et par les pièces communiquées au congrès on a appris que le gouvernement américain refusait positivement de recourir à la voie de l'arbitrage, et déclarait que *l'Angleterre n'a aucune espèce de droits sur le territoire de l'Oregon*. Ce qui donne encore plus de gravité à une pareille déclaration, c'est qu'elle a l'air d'une réponse aux ouvertures pacifiques et honorables faites par notre ministre à Washington. »

Voici le résumé des nouvelles du 12 :

« La chambre des représentants a adopté, à la majorité de 165 voix contre 54, une série de résolutions tendantes à faire cesser l'occupation collective du territoire de l'Oregon, en dénonçant la convention de 1827. Il n'y avait que trois membres absents de la Chambre. Voici le texte des résolutions adoptées :

« 1° Il est résolu par la chambre des représentants des Etats-Unis, rassemblés en congrès, que le président des Etats-Unis fera notifier au gouvernement de la Grande-Bretagne que la convention du 6 août 1827, concernant le territoire de la côte nord-ouest d'Amérique à l'ouest des montagnes Rocheuses, convention qui a été passée entre les Etats-Unis d'Amérique et la Grande-Bretagne, et qui a été signée à Londres, sera annulée et abrogée douze mois après ladite notification ; 2° Il est en outre résolu qu'en adoptant cette résolution, la Chambre ne prétend nullement limiter le droit ou la faculté qui appartient aux deux parties contractantes de renouveler ou de continuer les négociations pour arriver à une solution à l'amiable du différend auquel a donné lieu le territoire de l'Orégon.

« Le débat a été clos par un discours de M. Adams, qui a persisté dans son opinion, que l'Angleterre linirait indubitablement par faire pacifiquement toutes les concessions exigées par les États-Unis.

« La question devait être immédiatement soumise au sénat, où l'on pensait que les résolutions passeraient à une majorité de 9 ou 10 voix. »

Mexique. — Il a été reçu en Angleterre des nouvelles du Mexique jusqu'au 20 janvier de la Vera-Cruz, et jusqu'au 17 de Mexico.

La position du président Paredès était menacée. Le général Arista s'était déclaré contre le mouvement révolutionnaire, et en faveur de l'ancien ordre de choses. Il avait pris possession de Tampico. L'ex-président Santa-Anna était attendu au Mexique, où ses partisans sont encore nombreux. On ne pouvait prévoir l'issue de ces divisions intestines.

Perse. — Une correspondance de Trébizonde, en date du 20 janvier, confirme les nouvelles précédemment données sur l'état du shah de Perse, dont la position est complétement désespérée. Un traité a été conclu pour l'extradition des transfuges de Russie; deux ports lui ont été cédés, et l'ordre a été donné au général Kiel de concentrer un corps de 6,000 hommes sur les bords de l'Araxas dès qu'il sera informé de la mort de Mohammed-Shah.

Régence de Tunis. — Nous avons annoncé l'abolition de l'esclavage dans les États du bey. Cette mesure, écrit-on, de Tunis, n'est que le commencement de réformes importantes. Le bey a l'intention de publier successivement un corps de lois. Déjà il a fait traduire le code de commerce français, et il prépare un firman qui mettra en application dans ses États, en les modifiant selon les besoins de son pays, les principales dispositions de ce code; les jeunes gens qui doivent venir à Paris faire leurs études et composer l'école tunisienne sont déjà choisis. Le bey se les est fait présenter. Ils partiront dans un mois.

Nécrologie. — M. le marquis de Beauharnais, beau-frère de l'impératrice Joséphine, et père de madame de Lavalette, dont le dévouement conjugal est devenu historique, vient de mourir âgé de quatre-vingt-douze ans. — M. Laloy, ancien conventionnel, est mort à Chaumont, dans un âge encore plus avancé. Ce vieillard était dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année.

Courrier de Paris.

Nous voici en plein carême, c'est-à-dire en plein concert. Le concert foisonne et pullule sous toutes les formes, dans toutes les dimensions et à tous les étages. Concert vocal et instrumental, financier et princier, de la grande et de la petite propriété; concert dramatique, historique, sudorifique et soporifique; concert italien, belge, suédois, européen. Paris n'est plus qu'un grand congrès de chanteurs et d'exécutants, le rendez-vous de tous les ténors en *i*, des pianistes en *ski* ou *ska*, de toutes les célébrités à désinences germaniques, Liszt, Herz, Franck, Reiber, Elsboecht, Schneitzhœfer,—délicieuse harmonie! *Cedant arma togæ*, que la dame cède le pas au chant, et que la pirouette disparaisse devant la roulade. Aimez-vous la musique? on en a mis partout : sur les murailles, c'est une affiche; dans les journaux, c'est une annonce; le fait-Paris n'y est plus guère qu'un fait instrumental; la diplomatie, naguère si fort en danse, n'échange plus que des notes... de musique. Entrez dans un salon, quel spectacle! Il est envahi par un bataillon d'instrumentistes. Celui-ci graisse l'archet, celui-là humecte la flûte, un autre souffle dans son cornet avec une horrible grimace; on hisse les contre-basses, on s'attelle à la grosse caisse; les violons crient, les cordes cassent, les partitions circulent; on souffle, on râcle, on tape; mais enfin l'ordre s'établit dans ce chaos, et le concert accomplit sa destinée, celle d'enchanter. Cependant le concert n'en étant encore qu'à ses préludes, une autre fois nous vous dirons quels sont ceux qui auront fait le plus de bruit.

Mais le carême ne tient-il pas d'autres distractions en réserve pour la belle population parisienne? S'il fait de chaque salon une succursale du Conservatoire, est-ce là tout? Pourrions-nous méconnaître son caractère de pénitence officielle? Pénétrez dans ce boudoir; parmi des touffes de fleurs, enveloppée dans la gaze, au milieu des dentelles et de la profusion des plus jolis colifichets du luxe, qu'y trouvez-vous? une Madeleine repentante. Le terrible *memento* du mercredi des cendres retentit encore à son oreille; l'air pensif, elle rêve à cette heure le repentir, comme hier elle rêvait la joie et le bonheur. Cette charmante fille d'Ève aurait-elle goûté du fruit défendu? Quelle secrète terreur l'agite, et qui redoute-t-elle? Un mari, un adorateur, un confesseur? Peut-être bien tout le trio à la fois. Voici donc qu'on s'est enfermé avec sa migraine, le verrou mystérieux est poussé; on prépare le vélin, la plume d'or, le cachet armorié, et la rêve continuera... par écrit. Sous l'inspiration de la veille, la pensée va si vite, et l'expression arrive si promptement! on a reçu tant de confidences et on a tant de choses à dire! Serait-ce une absolution ou un pardon à demander? Non pas, direz-vous; gare au papier noirci de l'aveu d'une belle pécheresse, il est condamné au feu. — Et, en effet, la lettre n'arrivera pas à son adresse; ne suffit-il pas qu'une pénitence à fracas vienne expier une légère faute inédite?

Et puis, d'ailleurs, est-ce que la bienfaisance ne sanctifiait pas hier les joies du carnaval, et n'est-il pas juste qu'à son tour le plaisir vienne adoucir un peu les austérités du carême? Aussi voyez quel singulier mélange du temporel et du spirituel pendant cette sainte quarantaine, et l'étrange confusion du ciel et de la terre. On réunit dans le même programme l'église et l'Opéra, on marie la chaire et le théâtre, d'un sermon de charité on court à une conversation mondaine, le sacré s'allie au profane, on danse avec des sentiments contrits. Le langage de nos merveilleuses s'enrichit d'expressions séraphiques. Si Duprez chante, c'est *comme un ange*, Mario est un *chérubin*, la danse de Carlotta ne jette plus dans le ravissement, mais dans l'extase. Les bonnets d'Herbault sont d'un goût *angélique*; on dit de Palmyre ou de Victorine : coupe admirable, piété solide! — Il n'y a pas, à l'heure qu'il est, de soirées, de raouts, de bals ou de concerts, qui ne présentent son contingent de pénitentes. On peut y voir la dévotion en manches courtes, et des repentirs fort décolletés.

Parlons d'un autre style, et chantons sur un autre mode, le mode éolien. Voltaire disait des troubles de la république de Genève : « C'est une tempête dans un verre d'eau. » Que dire des troubles qui agitent l'Académie française? une tempête autour d'un verre d'eau... sucrée. La querelle de M. de Vigny et de M. Molé n'est point terminée. L'usage antique veut que le nouvel élu soit présenté au roi, mais M. de Vigny se refuse absolument à ce que les honneurs de l'accompagnement lui soient faits par M. le comte Molé. *Timeo Danaos et* verba *ferentes*. Il craint les Grecs et leur présentation. Que M. Thiers ou M. Mignet, aurait-il dit, veuille bien remplacer M. le directeur, et j'obéirai au vœu de l'Académie. Mais M. Molé réclame la jouissance de son droit jusqu'au bout, à quoi M. de Vigny réplique par ce vers de comédie : *Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne*, et le commandement ne vient pas. Ce refus aussi obstiné que légitime a soufflé la discorde dans le camp académique. Les uns ont applaudi à la fermeté de M. de Vigny; d'autres, d'une politique plus raffinée, soutiennent ouvertement les prétentions de l'ancien président du conseil, et ont ouvert les avis les plus furieux. Le mot d'*exclusion* aurait même été prononcé, et M. de Vigny serait menacé de la même disgrâce qui frappa son prédécesseur, exclu autrefois du sein de l'Académie pour ses opinions politiques. Nous croyons pouvoir affirmer que cette menace d'élimination par voie d'intimidation n'a rien changé et ne changera rien au *parti pris* du nouvel académicien. La naïveté des explications produites par M. Molé au sujet de son fameux discours, et le commentaire qu'il y a joint en manière de justification, ne nous semblent pas très-propres à ramener M. de Vigny. « L'auteur de *Cinq-Mars* et de *Stello*, aurait-il dit en substance, a obtenu des succès littéraires avec une facilité dont je suis surpris; vous connaissez ma sensibilité; jugez, messieurs, de ce que j'ai dû éprouver. Que ne faisait-il rien! naturellement mon estime lui était acquise, et je l'aurais traité comme M. Vitet, que je me propose de combler d'éloges. D'ailleurs, si je me suis élevé contre ses ouvrages, c'est dans l'intérêt de la morale et par respect pour la justice. Vous connaissez tous le désintéressement qui m'anime au point de vue littéraire, et c'est pour mieux prouver mon impartialité, que j'en ai dit du mal. »

Autre nouvelle. M. Léon Pillet est de retour de son voyage en Italie. Il est rentré dans son empire, avec accompagnement de basse, et précédé d'un entrechat féminin, mademoiselle *Fuoco*, ainsi s'appelle cette sylphide milanaise. Le nom est d'heureux augure, et au premier jour, nous allons voir voltiger à l'Opéra ce nouveau feu follet. Pendant que M. le directeur accomplissait cette double conquête ultramontaine, sa couronne lyrico-dramatique était menacée dans l'avenir. M. Duponchel, l'ancien directeur et prédécesseur de M. Pillet, vient de se poser en prétendant et compétiteur de ses droits, et aspire ouvertement à la succession. Dans le cas où ce plan de restauration réussirait, M. Duponchel partagerait avec M. Nestor Roqueplan les honneurs et les périls de la royauté, et tous les deux accepteraient une réduction de 100,000 fr. sur le chiffre de leur liste civile. On sait que cette royauté est décennale, et de la sorte, le million nécessaire à la construction de la nouvelle salle serait tout trouvé.

Si, pour notre Opéra, l'Italie est toujours la *magna parens frugum* du poète, c'est-à-dire la terre féconde en ténors et danseuses, Paris n'en reste pas moins, pour le reste du monde, la grande pépinière des comédiens et des farceurs. La Russie nous dispute nos ingénues et nos grandes coquettes; l'Angleterre fait sauter le pas... de Calais à nos sylphides, on joue nos mélodrames à Madrid, et nos vaudevilles ont fait depuis longtemps le tour du globe; les voilà arrivés aux îles Marquises. M. le gouverneur Bruat vient essayer l'artillerie de nos flons-flons sur les sujets de la reine Pomaré, et ses forces maritimes, dans ces lointains parages, vont s'augmenter d'une troupe d'auxiliaires comiques. Les Otaïtiens riront, et ils seront désarmés. Divertir les gens, c'est les conquérir, et le couplet de vaudeville est un puissant agent de civilisation. Il y a longtemps que la sagesse des nations l'a proclamé; n'a-t-elle pas dit aussi : Le caractère d'un peuple se révèle par ses fondations. Qu'un Anglais débarque sur un territoire étranger, il y creuse un port, l'Italien y construit une église, le Prussien une caserne, l'Allemand une école, le Français un fort et une salle de spectacle.

Après cette excursion nous rentrons dans Paris au moyen de deux anecdotes. Il s'agit d'abord d'un trait de magnificence et de galanterie que l'on n'attendait guère d'un auteur dont la vie fut galante, mais peu magnifique au milieu d'immenses richesses. Une jeune veuve, madame de R....., est éperdument éprise... de qui? Le croira-t-on? de son serin, et elle manifestait étourdiment, devant le personnage en question, le désir d'avoir sa miniature dans une bague. M. le comte s'offrit de faire faire l'un et l'autre, ce qu'on accepta à condition que la bague serait montée simplement et sans aucun entourage; et en effet le bijou n'a qu'un petit cercle d'or; mais une indiscrétion, peut-être intéressée, apprit à la dame qu'au lieu de cristal pour recouvrir cette peinture, on avait employé un gros diamant taillé et poli de façon à le rendre aussi mince qu'une glace, et, sur l'heure, elle renvoya au comte son portrait (celui du serin). Comme on contait cette folie dimanche dernier devant mademoiselle D... , ingénuité de vaudeville, elle s'écria : « Voilà un bonheur qui ne m'arrivera jamais, et depuis un an j'attends inutilement des chatons qui s'assortissent à mon collier. » Parole provocante aussitôt recueillie par un des assistants, sir Henry F....., jeune gentleman venu en France pour y faire son éducation, et qui prend ses licences dans les coulisses de nos théâtres secondaires. On devine le dénoûment; il est tiré du dictionnaire, et le lendemain mademoiselle D... recevait du galant insulaire une caisse remplie de petits chats.

A voir le nombre des volumineux dossiers qui encombrent le sanctuaire de la justice, il est facile de reconnaître que nous sommes dans un temps de pénitence. Débats contentieux, disputes d'héritiers et d'héritage, procès en séparation, procès correctionnels et criminels. La semaine a été grasse pour tout ce qui porte la robe noire et le bonnet carré. Les accidents et les catastrophes, ces tristes enfants du carnaval, ont encore ensanglanté la ville. Nous savons un personnage, jeune, riche, d'une santé florissante, et qui tout à coup vient de demander au suicide un dernier remède à l'ennui qui le dévorait. Au moment d'accomplir sa fatale résolution, il a pris soin d'en faire part lui-même à des collatéraux par ce billet laconique et d'une rédaction bizarre : « Je vous préviens que j'ai mis fin à mes jours, et suis, pour la vie, votre dévoué, X. » Ajoutons à ce nécrologe de la folie cette clause testamentaire d'un médecin mort volontairement dans une petite ville des environs de Paris : « Je lègue mon corps au plus prochain amphithéâtre d'anatomie, afin qu'il soit disséqué dans l'intérêt de la science, et je prie M. le directeur d'en faire un squelette artificiel qui puisse déposer perpétuellement du désir ardent que j'ai eu toute ma vie d'être utile à l'humanité. »

Encore un chemin de fer qui va être livré à la circulation, le 14 mars, selon les uns, le 25 selon d'autres, le 15 avril, seulement, s'il faut en croire le *Moniteur universel*. Il s'agit de l'ouverture du chemin de fer de Paris à Tours, qui sera inauguré par un repas monstre que *l'Illustration* se propose de reproduire pour la plus grande joie de ses abonnés. La distance de Paris à Tours (250 kilomètres) serait, dit-on, franchie dorénavant en cinq heures. Nous voilà bien loin du temps où madame de Sévigné, arrivant dans la même ville, écrivait à sa fille : « Je suis tout étourdie de la rapidité de ma course; croirez-vous que je suis venue de Paris en quatre jours! » Voilà du moins ce qui s'appelle voyager! Aujourd'hui on part et on arrive... quand on arrive; et la vapeur tue les voyages et quelquefois les voyageurs.

Un mot encore, s'il vous plaît, sur la fille électrique, à laquelle M. Arago, dans un rapport définitif, vient d'enlever nettement son auréole de phénomène. « On avait assuré, dit l'illustre savant, que mademoiselle Cottin exerçait une action répulsive sur les corps de toute nature, au moment où une partie quelconque de ses vêtements venait à les toucher. On parlait même de meubles renversés, et aucun effet de ce genre ne s'est manifesté devant la commission. » Dans les relations communiquées à l'Académie, il est question d'une aiguille aimantée, qui, sous l'influence du bras de la jeune fille, fit d'abord de rapides oscillations, et se fixa ensuite assez loin du méridien magnétique, *mais*, sous les yeux de la commission, une aiguille délicatement suspendue, n'a éprouvé aucune sorte de déplacement.

Le seul fait annoncé qui se soit réalisé, est celui de mouvements brusques et violents éprouvés par les chaises sur lesquelles Angélique est assise; *mais* quand la commission annonça qu'elle chercherait à découvrir la part que certaines manœuvres des pieds ou des mains pouvaient avoir eue dans le phénomène observé, il fut aussitôt déclaré que la jeune fille avait perdu ses facultés attractives et répulsives, et que l'Académie serait prévenue aussitôt qu'elles se représenteraient. Bien des jours se sont écoulés, *mais* la commission n'a point eu d'avertissement; cependant, elle a appris que mademoiselle Angélique est journellement conduite dans des salons, où elle répète ses exercices. Et *le Commerce*, auquel nous empruntons ces détails, ajoute avec raison : « Miracles pour miracles, ceux de Robert Houdin et de Comte sont plus amusants et infiniment moins dangereux, il y a tant d'escamoteurs novices qui ne savent pas calculer tous leurs coups. »

Théâtres.

Théâtre-Français : Reprise de *Jeanne d'Arc*, mademoiselle Rachel. — Porte-Saint-Martin : *Michel Brémont*, drame en vers, par M. Viennet. — Vaudeville : *Un mari perdu*. — Odéon : *L'oncle de Normandie, Un rêve*, comédies.

Nous épargnerons à nos lecteurs l'ennui d'un compte rendu au sujet de la *Jeanne d'Arc* de Soumet. D'ailleurs, la pièce a été jouée il y a vingt ans à l'Odéon, et si la Comédie-Française s'est avisée de la reprendre après ce long oubli, ce n'est pas à la valeur de l'œuvre qu'il faut attribuer le fait de cette résurrection tardive, mais bien au zèle et à l'ardente curiosité de mademoiselle Rachel, qui, après avoir recueilli sa moisson de rôles et de créations enchantées dans notre vieux répertoire tragique, interroge et scrute d'un œil attentif le fatras contemporain et cherche un buste à sa taille dans ces ruines prématurées. L'auréole qui brille au front du *soldat-vierge* de Vaucouleurs devait séduire la jeune tragédienne, et il était impossible qu'un jour ou l'autre elle ne se sentît prise d'un beau feu, comme dit le vieux Corneille, et de l'impétueux désir de reproduire à nos yeux l'ensemble de force, de grâce, de simplicité, de pudeur, d'héroïsme, qui vient se fondre et se résumer en lignes d'une pureté sublime dans le personnage de Jeanne d'Arc.

Il est vrai que la pièce de Soumet est faible, l'action nulle, l'intérêt impossible; il est vrai encore que sa Jeanne est une héroïne de fantaisie et de pacotille qui, n'étant l'héroïne de l'histoire, non plus que de la poésie, ne saurait devenir celle du drame; il est également incontestable que la versification, savamment barbare, en est pompeuse et molle, déclamatoire

et vague, et qu'il était bien difficile d'y découvrir et d'en tirer l'étincelle dramatique, et de substituer çà et là l'effet isolé du vers à l'effet général que le rôle, dans son ensemble, ne saurait donner. Mais notre jeune tragédienne a l'intelligence si sûre et si prompte, elle trouve tant de ressources dans son instinct dramatique et, — pourquoi ne le dirions-nous pas? — dans son génie, qu'elle a produit avec ce bout d'héroïne manquée, une sorte d'illusion pleine de charme et d'intérêt que, fort heureusement, le vers troubadour de Soumet ne parvenait pas toujours à détruire. C'est avec Froissart que mademoiselle Rachel a recomposé Jeanne, c'est dans le bloc du moyen âge qu'elle a taillé cette nouvelle statue qui s'anime et marche sous son souffle puissant, qui s'indigne un peu trop à la manière de Camille ou d'Hermione, mais qui prie, souffre, chante et est inspirée comme Jeanne elle-même a dû l'être, et qui meurt enfin à peu près comme l'héroïque vierge a dû mourir.

On sait avec quel soin sculptural et quelle précision *artistique* mademoiselle Rachel choisit ordinairement ses costumes; sous ce rapport, Talma lui-même poussa rarement l'audace et les scrupules plus loin. Cette fois la robe antique et le cercle d'or avaient fait place au corselet et à la cotte de mailles; l'armure était resplendissante et portée avec une grâce suprême : peut-être même tout cela était-il trop galant et trop beau pour la sublime vierge qui, dans la tragédie de Soumet, ne fait que passer de la prison au bûcher.

S'il est de nos jours un comédien dont on doive prononcer le nom en même temps que celui de mademoiselle Rachel, c'est assurément Frédérick-Lemaître. En voilà un qui s'entend aussi à remédier à la pénurie du répertoire, qui sait peupler le vide, découvrir la veine d'or de l'inspiration dans les cendres du mélodrame, et faire un géant d'un avorton. Une fois pour toutes, il est bien entendu que chaque rôle nouveau a été et sera pour ce comédien phénoménal l'occasion d'un nouveau succès, et qui mieux est, d'un succès absolument imprévu. Le talent de Frédérick-Lemaître est indéfinissable. Qu'est-il et que n'est-il pas? A chaque instant il renouvelle les surprises et les incrédulités qui accueillirent ses premiers pas dans le monde faux, bâtard, niais, fantasque et impossible, qu'on appelle le monde du mélodrame, et que ce grand comédien a fait, pour sa part, vrai ou du moins vraisemblable, tant il y met chaque jour d'esprit, de verve, de profondeur et de véritable observation. Le troupeau des faiseurs et inventeurs a beau se traîner dans l'ornière des traditions et du genre, on a beau imaginer les combinaisons les moins ingénieuses, multiplier les personnages impossibles et inutiles, noyer un peu de passion et de bon sens dans le déluge des phrases déclamatoires, Frédérick ne s'effraye pas de si peu, au contraire. Il y a un miracle à faire, celui de la fille de Jephté, et il le fera. Il dit au mélodrame : Lève-toi et marche, et notre mélodrame marche si bien, qu'il a cinq cents représentations, comme *l'Auberge des Adrets*, et qu'il devient presque immortel, pour peu qu'il s'intitule *le Joueur* ou *Robert Macaire*.

Il n'y a que des auteurs pleins d'une excessive complaisance pour eux-mêmes qui puissent légitimement se dire, après une représentation de Frédérick : Comme il a joué *mon* premier rôle! Règle générale : Frédérick ne joue jamais que les rôles qu'il fait. Ne me parlez pas de votre fable qui est commune, de vos personnages qui n'intéressent guère, de votre dialogue qu'on n'écoute pas. La fable, c'est Frédérick qui l'arrange à son gré et la recompose; s'il y a un caractère à votre œuvre, c'est qu'il l'y met; ce ne sont pas vos paroles qu'on écoute, mais bien l'interprétation qu'il leur donne; en un mot, si votre pièce marche, c'est que Frédérick la fait aller. Demandez-lui le secret de ses créations, de sa fantaisie,

(Théâtre-Français. — Mademoiselle Rachel, rôle de Jeanne d'Arc.)

(Porte-Saint-Martin. — Frédérick Lemaître, rôle de Michel Brémont.)

de sa gaieté burlesque, de sa passion profonde et de son ironie puissante, et alors vous saurez le secret de votre réussite.

M. Viennet est un homme d'esprit et de talent. Il est l'auteur de très-jolies fables satiriques, il a composé des épîtres ingénieuses et badines, des tragédies méritoires, M. Viennet est un poète, un orateur, un prosateur, tout ce que vous voudrez, et cependant, sans le vigoureux coup de main que Frédérick vient de prêter à son *Michel Brémont*, la muse de M. Viennet n'eût vraisemblablement obtenu qu'un succès d'estime. M. Viennet a eu une idée estimable, en effet, celle d'écrire en vers sa comédie. Nous disons comédie, puisqu'il est consacré au théâtre que tout mélodrame rimé perd son titre, et passe à l'état de comédie bourgeoise et larmoyante. Une autre idée moins heureuse de l'auteur, c'est d'avoir été prendre son principal personnage dans l'innombrable famille de ces vertueux scélérats, de ces coquins amendés et repentants, dont l'*Honnête criminel* de Fenouillot de Falbaire est la personnification la plus renommée. Énoncer un pareil sujet, n'est-ce point en indiquer les incidents et péripéties, et nous ne saurions y trouver le moindre prétexte à une analyse. Michel Brémont, autrefois laquais, s'est fait le complice d'un neveu trop prodigue pour dépouiller un oncle trop avare. Enrichi par ces frauduleuses violences, il a caché son véritable nom sous celui de Norris. Puis, la fortune lui a rendu l'honnêteté, et il s'est enfin réhabilité à ses propres yeux. Mais la société a ses préjugés, et un certain fripon, Dorneval, qui a surpris le secret du faux Norris, s'en fait une arme contre lui pour obtenir la main de sa fille et la moitié de sa fortune. Devant la menace d'un éclat, Michel Brémont n'en marie pas moins son Élise au vicomte qu'elle aime. C'est alors que le vaurien fait sa déclaration publique. D'abord le vertueux Brémont se croit déshonoré; heureusement que tout le monde n'est pas de son avis, on se met à le raisonner, on bat en brèche sa susceptibilité, s'il allègue l'opinion. — Bah! l'opinion, lui dit le plus fin de la troupe :

Le monde est un vaurien qui fait le délicat.

Après quoi Brémont se laisse convaincre et persuader, et reconnaît qu'après tout trente ans d'une vie de probité et de sacrifices sont bien suffisants pour laver une ancienne peccadille. — Voilà tout, c'est peu, et c'est beaucoup du moment que Frédérick s'en mêle. Il est si ému, si éloquent et si résigné. Il faut voir ce regard, il faut entendre cet accent; il exprime si bien la mélancolie du remords et le pathétique du désespoir. Et voilà comment il se fait que ce drame ou comédie ou plaidoyer rimé aura cent représentations, tout comme s'il s'agissait de *Marie-Jeanne* ou de la *Dame de Saint-Tropez*.

Vite au Vaudeville, et au *Mari perdu*. M. Magnifique d'Orléans a quitté son chef-lieu et sa femme pour se rendre à Paris la grande ville, sous prétexte d'emplette de pâte pectorale. Au bout de quarante-huit heures, madame Magnifique, ne voyant rien venir, monte à son tour en wagon et trouve au débarqué un ancien adorateur. Mari perdu, femme qui s'égare, aventure connue. Cependant à force de courir les hôtels garnis, la Pénélope du Loiret finit par retrouver son Ulysse dans la mansarde d'une grisette. Quel scandale! Heureusement que mademoiselle Lucienne a une caution de sa vertu : c'est son fiancé Baldaquin, qu'elle exhibe et épouse sans désemparer, au nez de M. Magnifique, ne réclamant de lui que sa bénédiction paternelle.

Cette simple histoire, bourrée d'imbroglio, farcie de jovialités, ornée de drôleries, a beaucoup réjoui l'auditoire; la pièce, signée Paul de Kock et Varin, est contre-signée Bardou.

Semaine luxuriante! Deux pièces encore nous tendent les bras par delà les ponts. L'Odéon s'est fait le parrain de l'*Oncle de Normandie* et du *Rêve*, dont MM. Mary Lafon et Léonce réclament la paternité. L'*Oncle de Normandie* est un compère madré qui délivre un neveu trop ingénu des mailles d'une petite coquette. Le *Rêve*, c'est celui d'une jeune fille qui rêvait l'*hymen* d'un prince, et se réveille femme de colonel. Combien de Perrettes qui se contenteraient d'un pareil pot au lait! Ces deux comédies, agréablement écrites, jouées avec beaucoup d'agrément, ont obtenu un succès fort agréable.

Thorwaldsen.

SON ATELIER. — MUSÉE QUI LUI A ÉTÉ ÉLEVÉ A COPENHAGUE.

(Vue extérieure du Musée de Thorwaldsen, à Copenhague.)

La statuaire est un art grave, sévère, peu fait pour captiver la foule; la couleur lui est interdite; la variété, le mouvement, ne lui sont accessibles que dans des limites étroites. Quelles que soient d'ailleurs les causes du peu de sympathie qui s'attache en général à cette branche des beaux-arts, c'est un fait réel et que l'indifférence du public vient confirmer chez nous à chaque exposition annuelle. Aussi les grands sculpteurs n'arrivent-ils jamais, malgré tout leur mérite, à une véritable popularité, et celle qui a jeté tant d'éclat sur les noms de Canova et de son rival de gloire Thorwaldsen, au commencement de ce siècle, est tout à fait exceptionnelle. L'un, le plus célèbre des deux, est un fils de l'Italie; l'autre est un homme du Nord, un descendant de ces Cimbres que vainquit Marius. Ainsi vont changeant les destinées des peuples de la terre! La Grèce et l'Ionie ont toujours leur même ciel azuré; les mêmes zéphyrs caressent leurs rivages, et cependant cette terre de la poésie et des arts n'a conservé aucune des muses qui s'y plaisaient exclusivement autrefois. Toutes ont émigré, et elles

(Vue intérieure de l'atelier de Thorwaldsen, à Copenhague.)

ont porté leurs pas errants dans les Gaules, dans la Germanie, jusque sous le ciel attristé des peuples hyperboréens (1).

Canova naquit, le 1er novembre 1757, à Possagno, province de Trévise, d'un père architecte et sculpteur. A cinq ans il avait déjà dans les mains la masse et le ciseau. Thorwaldsen naquit à Copenhague le 19 novembre 1770. Son père gagnait péniblement sa vie en ciselant des arabesques et au besoin des figures de nymphes pour les vaisseaux. Souvent le jeune Thorwaldsen, déjà lauréat à l'école de dessin, en portant à dîner à son père sur quelque navire en construction, prenait le ciseau et achevait de modeler une figure ou un ornement. En 1789, il gagna un second prix et plus tard une médaille d'or. En 1795, il remporta le grand prix, auquel étaient attachés le titre de pensionnaire à Rome et une rente de 1,200 fr. pendant trois ans. Il partit le 20 mai 1796, sur une frégate qui s'arrêta plusieurs fois dans le Nord, et aborda successivement à Malaga, à Alger, à Tripoli, à Malte; il n'arriva à Rome que le 8 mars 1797, à l'âge de vingt-sept ans. Canova, qui l'y avait précédé depuis dix-huit ans, avait alors quarante ans, et était dans tout l'éclat de sa réputation. Nous ne nous étendrons pas davantage sur la vie de Thorwaldsen, une notice biographique intéressante ayant déjà été publiée dans *l'Illustration* (15 avril 1844). Nous rappellerons seulement que, sauf un court séjour fait en Danemark, l'artiste danois passa à Rome quarante ans de sa vie. En 1838, chargé d'ans et de gloire, il retourna définitivement dans sa patrie pour y jouir de sa renommée, et il mourut à Copenhague le 23 mars 1844.

Un spectacle curieux, c'est celui de la convergence de ces deux talents vers les mêmes idées artistiques. Le génie de ces deux hommes venus à Rome de contrées éloignées, si dissemblables par la patrie, si dissemblables par l'air du visage, se rencontra dans un même milieu, celui de la beauté mythologique. C'est à ce milieu qu'ils demandèrent leurs plus gracieuses inspirations, qu'ils durent leurs succès les plus constants. Comme si l'art moderne devait être un éternel écho de l'art grec, ils reproduisirent tous deux à satiété des types grecs, types usés par la longue admiration des peuples, et dépourvus, pour les modernes, de cette valeur idéale que leur attribuaient, chez les anciens, la majesté des légendes religieuses ou la consécration des traditions populaires. Aveu tacite de faiblesse et d'impuissance, qui a une bien grande signification venant de deux artistes aussi éminents. Peut-être cependant faut-il tenir un peu compte du retour aux idées classiques, de la révolution qui s'opérait dans les arts, et dont le peintre David fut chez nous l'éclatant promoteur. Les deux grands sculpteurs du commencement du dix-neuvième siècle purent sans doute difficilement se soustraire à cette réaction; ils durent même éprouver un naturel et légitime attrait pour la nouvelle théorie esthétique, esthétique étroite et peu philosophique, mais qui cependant était assez large pour la sculpture, car, à part quelques œuvres rares, et qui forment exception, elle semble la contenir tout entière.

L'admiration s'est partagée entre ces deux contemporains, émules de gloire et de renommée. Canova, en cherchant trop la grâce, tomba souvent dans la mollesse et l'afféterie; il mérita d'être appelé un Bernin antique. Le talent plus sévère de Thorwaldsen échappa à cette recherche de coquetterie qui dépare les œuvres de son rival; et peut-être est-ce à ce contraste qu'il dut d'être comparé à Michel-Ange, comparaison suggérée à l'exagération de l'enthousiasme, mais qui n'est nullement justifiée. Il n'y a pas la moindre fougue dans la conception de l'artiste danois. Sa pensée, pure, calme, correcte, souvent élégante, est froide et rarement marquée au coin de l'originalité. D'ailleurs, c'est moins la force que la beauté de la forme qu'il semble également se proposer pour but. Ses plus belles statues, le Mercure, l'Hébé, exécutés pour M. Baring; l'Amour vainqueur, la Danseuse, exécutés pour le prince Esterhazy; l'Adonis, le Ganimède, la Vénus, etc., accusent cette préoccupation. Les figures des douze apôtres, sculptées par lui pour l'église de Notre-Dame de Copenhague, ont plus de gravité que d'élan; deux ou trois d'entre elles ont une assez grande tournure; les autres sont traitées avec une habileté pratique très-recommandable, mais sont médiocres sous le rapport de la pensée. Elles sont d'ailleurs dépourvues du caractère religieux, propre au christianisme. Le christ colossal de la même église a un beau caractère et est justement apprécié. L'ange à genoux tenant un bénitier est aussi une des plus heureuses créations de Thorwaldsen. — On s'étonne de voir cette forte nature, ce talent si ferme et si mûr, faire défaut en présence de sujets éminemment propres à inspirer le génie, tels que le Copernic et le Poniatowski exécutés pour Varsovie. Une fois cependant, sa pensée semble s'être émue plus profondément que de coutume, et, sous la forme allégorique d'un lion blessé, il a su rappeler, d'une manière touchante, le dévouement des soldats suisses tués au 10 août 1792. Le symbole, si froid de sa nature, revêt ici toute la sympathie qui s'attache au sujet. — Un genre de sculpture que Thorwaldsen semble avoir particulièrement affectionné et dans lequel il excelle, est le bas-relief. Il a introduit dans ce genre plus de gravité et de simplicité en rejetant complétement les perspectives compliquées employées généralement depuis Ghiberti. Les terrains, les édifices étagés les uns sur les autres, les arbres, les horizons lointains se découpant sur des ciels chargés de nuages, tout cet appareil mensonger qui, en papillotant autour des figures principales, nuisaient à leur effet, a disparu de ses compositions. Ses figures sont autant que possible, placées les unes à côté des autres; il les cerne, il les détache sur le plan par une ligne plus vigoureusement accentuée, de manière à rendre le dessin saillant à une plus grande distance et à un jour moins éclatant. Le plus souvent ses bas-reliefs ne contiennent qu'une ou deux lignes, représentant des sujets allégoriques. Quelquefois cependant, ils deviennent de vastes compositions : tel est le bas-relief représentant les Muses dansant autour des Grâces, sujet traité d'une manière qui rappelle le Parnasse de Périno del Vaga; tel est surtout le bas-relief si célèbre du Triomphe d'Alexandre. Lorsqu'en 1811, il fut question de disposer le palais, Quirinal pour servir de résidence à l'empereur Napoléon, parmi les sculpteurs appelés à concourir à son embellissement, Thorwaldsen se chargea de décorer une des salles du palais, et il choisit, non sans un rapprochement significatif dans les circonstances de l'époque, l'entrée triomphale d'Alexandre à Babylone pour sujet d'une grande frise de 109 pieds de développement sur 5 pieds 6 pouces 1/2 de haut, qu'il exécuta en plâtre dans le court espace de trois mois. Il la reproduisit bientôt après, en marbre, pour la villa Sommariva sur le lac de Côme; et plus tard il fit une troisième répétition de cette composition pour le château de Christiansborg. Vu le plus grand espace qu'elle devait y occuper, il y ajouta plusieurs groupes; un entre autres servant d'introduction et représentant le fleuve Euphrate traversé par une barque de marchands qui s'empressent de mettre à l'abri leurs marchandises, tandis que sur ses bords un tranquille pêcheur, ne prenant aucun souci des grandes commotions qui agitent le monde, enlève avec précaution la proie suspendue à sa ligne. Des amis de l'artiste, à Rome, ont raconté que ce pêcheur cachait une allusion à l'empereur des Français, qui, aussi rusé pêcheur d'hommes que puissant conquérant, s'était alors emparé du trône sacré du pêcheur apostolique. Toute cette histoire de pêcheurs me fait l'effet d'un *poisson d'avril*. Thorwaldsen, j'en suis sûr, n'est nullement responsable de ces détestables *concetti*. — L'entrée d'Alexandre à Babylone est une œuvre extraordinairement remarquable par sa belle ordonnance, par la variété des attitudes et des costumes, par la beauté supérieure du dessin de quelques groupes. Les chevaux, un peu petits par rapport aux hommes, rappellent, par leur tournure, ceux de la frise du Parthénon, qui, cependant, était à peine connue alors. La figure d'Alexandre, recommencée trois fois, est, à mon avis, complétement manquée. La plus grande difficulté du sujet était celle de la répétition des figures dans le défilé des cavaliers qui suivent Alexandre. La monotonie de cette répétition répand de la froideur sur cette grande page. Du reste, ce bas-relief, où Thorwaldsen a fait preuve d'un grand talent, a beaucoup contribué à fonder sa réputation européenne.

L'Illustration a reproduit, le 15 avril 1844, la belle tête de Thorwaldsen et deux de ses bas-reliefs les plus remarquables, *le Jour* et *la Nuit*, gracieuses conceptions qui rappellent l'élégante pureté de Flaxman. Nous donnons aujourd'hui une vue intérieure de son atelier contenant quelques-unes de ses compositions principales et une vue du musée que la reconnaissance de ses concitoyens lui a récemment élevé à Copenhague, et qui est destiné à contenir la collection complète de ses œuvres, soit originales, soit reproduites. Cet édifice est placé sur une des faces latérales du château de Christiansborg, qu'il masque de sa lourde architecture et est adossé à la chapelle du château dont on aperçoit le dôme dans la gravure. Il est formé de quatre corps de bâtiments réunis, à angle droit, et entourant une cour découverte, au milieu de laquelle sera placé le tombeau de Thorwaldsen. La décoration de cette cour intérieure est des plus bizarres. Des fonds bleus, parsemés d'étoiles, toute l'enluminure empruntée à Pompei, des troncs d'arbres, peints en guise de colonnes, s'y étalent dans tout le luxe de leur badigeon. La façade extérieure de ce monument est de ce terrible goût que vous voyez; elle est peinte d'ailleurs d'une belle couleur jaune de biscuit de Savoie. Il n'est pas besoin de dire que les habitants de Copenhague sont dans le ravissement de ce monument d'intention étrusque, dont la pesanteur est rendue plus sensible encore par le voisinage de la construction élancée et pyramidale de la Bourse. Par une disposition assez bien entendue et qui a été inspirée par l'admiration des Danois pour tout ce qui est sorti du ciseau de Thorwaldsen, ses statues, au lieu d'être réunies pêle-mêle dans une même salle, où elles se nuiraient mutuellement en excitant la satiété par leur nombre, doivent être placées, dit-on, dans des espèces de loges ou chambres isolées les unes des autres et dont les parois seront peintes en rouge foncé, pour leur donner plus de relief. Ceux qui visiteront le musée pourront ainsi, sans être distraits et sans confondre leur adoration, faire leurs dévotions à chacune des divinités du temple.

(1) La Suède a aussi son grand sculpteur, M. Fergelberg, âgé d'une cinquantaine d'années, et qui, ainsi que Thorwaldsen, a passé une grande partie de sa vie à Rome. L'année dernière, il a visité Paris en se rendant en Suède, où il allait placer dans le musée du château du roi deux statues représentant les dieux scandinaves Thor et Balder, les plus beaux des Ases, statues exécutées par lui en Italie, d'où elles avaient été rapportées par une frégate envoyée par le roi de Suède.

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DU QUATRIÈME TRIMESTRE 1845.

Astronomie.

Traité d'Astronomie par M. Biot. — L'illustre astronome dont nous venons d'écrire le nom a présenté à l'Académie le troisième volume de son traité d'astronomie. La réimpression de ce savant ouvrage était attendue avec une impatience bien légitime par tous ceux qui connaissent la parole lucide, la méthode claire et la rigoureuse logique du professeur du collége de France : elle était désirée encore par tous les astronomes praticiens qui, après avoir puisé dans les premières éditions de ce traité leurs premières notions, espéraient que M. Biot, en se livrant à la fatigue d'une nouvelle édition, ferait profiter son œuvre de toutes les méthodes nouvelles dues à l'avancement des sciences et aux études des travailleurs de tous les pays. Cette attente n'a pas été déçue : M. Biot a annoncé, dans une note lue par lui à l'Académie, les améliorations qu'il a introduites dans son troisième volume. Ainsi il y a inséré l'exposé complet des méthodes théoriques et pratiques employées pour déterminer la figure de la terre et pour résoudre les problèmes géodésiques en général. « Les grandes opérations de ce genre, dit M. Biot, qui ont été effectuées depuis la fin du dernier siècle, en France et dans toutes les autres régions du monde civilisé ont fourni aux géomètres des sujets de travaux théoriques dans lesquels ils ont déployé toutes les ressources de la plus profonde analyse; et les observateurs ont profité de ces recherches pour donner à leurs méthodes pratiques une rigueur qui les approchât, autant que possible, de ces savantes abstractions. Mais cette concordance ayant été établie successivement, à mesure que des instruments plus perfectionnés permettaient de rendre les observations plus précises, il est arrivé que, dans les traités spéciaux publiés sur ce sujet, du moins en France, l'union de la pratique avec la théorie n'a pas pu être réalisée aussi continuement, surtout aussi simplement que l'on pourrait le désirer, et l'exactitude des résultats obtenus, quoique réelle et irréprochable, n'a pas toujours été établie sur des considérations assez légitimes, ou assez évidentes, pour paraître à l'abri de toute objection. J'ai pensé qu'il serait utile de présenter aujourd'hui l'ensemble des procédés pratiques sous un point de vue qui en rendît l'exposition plus généralement conforme aux indications théoriques. » Cet exposé des nouvelles méthodes géodésiques occupe 560 pages de ce troisième volume et suffirait pour en faire un ouvrage complétement neuf.

M. Biot, dans une des séances suivantes, a lu à l'Académie un mémoire d'un haut intérêt sur divers points de l'astronomie ancienne, à l'étude de laquelle il a déjà consacré de nombreuses veilles. Cette fois il a discuté la réalité de l'antiquité attribuée à une période de temps, fort célèbre parmi les chronologistes sous la désignation de cycle sothiaque ou caniculaire; on le nomme ainsi, parce que son commencement et sa fin sont fixés aux époques où le lever héliaque de l'étoile Sirius, appelée par les anciens Egyptiens *Sothis* et le *Chien* par les Grecs, revenait coïncider avec le premier jour de l'année égyptienne vague. Nous ne suivrons pas M. Biot dans les développements scientifiques de son mémoire, trop ardus pour la plupart de nos lecteurs. Il faut, pour aborder ces hautes régions, être déjà profondément initié aux mystères de la science. L'étude des questions d'astronomie ancienne demande d'ailleurs une érudition dès longtemps acquise. Pour le faire comprendre, nous dirons que les phénomènes célestes qui, de nos jours et depuis longtemps, se notent facilement au moyen de dates précises et avec une continuité assurée par l'uniformité du calendrier, se rapportent dans les documents anciens à des ères dont la numération change avec chaque nouveau règne. Ainsi, chez les Egyptiens, l'avénement d'un souverain était le principe d'une ère; l'année où décédait un roi lui était ôtée dans la chronologie, ainsi que dans les actes publics subséquents et s'attribuait tout entière à son successeur, n'y manquât-il que peu de jours. D'après cela, pour calculer des observations égyptiennes rapportées dans d'anciens registres sacerdotaux, on doit effectuer d'abord un travail historique qui rattache toutes les ères successives les unes aux autres, en une série continue de temps, après quoi, il faut donner aux observations consignées dans les registres, les nouveaux énoncés de dates qui conviennent à leur place réelle dans cette série.

Théorie d'Uranus, par M. Le Verrier. — Ce jeune astronome, dont l'Académie vient de récompenser les travaux assidus en l'admettant au nombre de ses membres, a, sur la recommandation de M. Arago, entrepris d'établir la théorie d'Uranus. Pour comprendre l'intérêt qui s'attache à la détermination de cette théorie, il faut savoir qu'Uranus, découvert par Herschell a causé déjà de graves mécomptes aux astronomes, depuis que le télescope du savant anglais alla la découvrir aux confins de notre système planétaire. D'abord on eut de la peine à ranger cet astre au nombre des planètes, à cause de la lenteur de son mouvement propre : enfin on le reconnut, on calcula avec soin son mouvement elliptique, on assigna de plus la limite des perturbations que Jupiter et Saturne exercent sur lui, et on lui traça alors un orbite dont il ne devait pas sortir. Mais grande fut la consternation des calculateurs : tous les jours Uranus s'écarte de plus en plus de la route qui lui est imposée par les éphémérides. Les astronomes, dans leur dépit, devinrent à peu près athées en fait de science; ils prétendirent qu'Uranus n'était pas rigoureusement soumis au grand principe de la gravitation universelle : c'était nier Dieu... M. Le Verrier jugea qu'avant d'excommunier une planète, il fallait déterminer avec plus de précision les éléments de son orbite et les causes de perturbation de sa marche. Tel est l'objet de son mémoire dont nous épargnerons l'analyse à nos lecteurs, tout en leur disant que les calculs auxquels il s'est livré démontrent la concordance de l'orbite théorique qu'il détermine, avec l'orbite réel de la planète.

Nouvelle planète. — Notre ciel se peuple de plus en plus; le 14 décembre dernier, une nouvelle planète nous est née sous les auspices de M. Hencke, qui lui a choisi pour parrain le professeur Encke. *Astrée* est le nom donné par le parrain pour le nouvel astre.

Mécanique appliquée.

Marteau pilon et mouton à vapeur, par M. Morin. — Nous avons entretenu nos lecteurs, dans le compte rendu que nous avons fait de l'exposition des produits de l'industrie en 1845, d'une nouvelle application de la vapeur, dont l'invention première est réclamée en France par MM. Schneider, du Creuzot, et en Angleterre par M. Nasmyth de Patrickroft, près Manchester, et nous leur avons dit tout le parti qu'on pouvait tirer du puissant outil appelé *marteau pilon*. M. Morin, dans la séance du 8 décembre dernier, a lu une note relative à cette invention et a indiqué les applications qu'en font les Anglais, dans le but d'arriver avec plus de rapidité et d'économie à réaliser les grands travaux signalés par M. Dupin. Avec le marteau pilon, on peut sonder, étirer, parer et finir avec une égale facilité. Ainsi M. Morin a vu, aux forges de Bolton, le même marteau employé successivement à sonder, à forger et à parer un arbre de bateau à vapeur, puis à cingler de suite quinze loupes de four à puddler, à raison d'une minute par loupe, sans produire les déchets considérables

qu'occasionnent les marteaux ordinaires. Ensuite on a forgé les quinze pièces provenant du cinglage précédent, aussi à raison d'une par minute; enfin le même marteau a servi à souder deux barres de fer de 3 centimètres d'équarrissage. Lorsque l'ouvrier, pour vérifier les dimensions des pièces, veut suspendre, sans l'arrêter tout à fait, la marche du marteau, cette masse énorme se balance et oscille au-dessus de la pièce sans la toucher, attendant, pour ainsi dire, le moment d'agir. Le gouvernement anglais vient de commander plus de vingt de ces marteaux de 250 à 2,500 kilogrammes pour les arsenaux de Woolwick, Portsmouth, Deptford, Devonport, Pembroke, Shearness et Chatham.

Une autre application non moins remarquable du marteau à vapeur a été faite à l'enfoncement des pilots. La machine se compose d'un bâti en fonte qui se place sur la tête du pilot à enfoncer et sert à la fois de support au cylindre à vapeur et de guide au mouton. A Devonport, on avait à construire un batardeau pour un nouveau dock : l'appareil employé pesait 7,000 kilogrammes : les pilots devaient s'enfoncer de 9 à 12 mètres. En un jour de dix heures on a enfoncé jusqu'à 52 pilots, mais la moyenne a été de 16 par jour : il est arrivé fréquemment qu'un seul coup de mouton a enfoncé le pilot de 5 à 6 mètres. Il fallait 20 minutes pour fixer et mettre en place un pilot et seulement deux à trois minutes pour l'enfoncer de 9 à 12 mètres. Pour produire le même effet, avec un mouton ordinaire, il faudrait quatre-vingts hommes. On estime à deux années l'économie de temps que l'emploi du mouton à vapeur peut apporter aux travaux de Devonport.

Nouveau jaugeur, par M. Lapointe. — On a toujours besoin, pour fonder une usine sur un cours d'eau, de connaître le produit constant ou variable de ce cours d'eau, ou en d'autres termes de se rendre compte de la quantité d'eau qui s'écoule par la vanne pendant un temps donné. Les moyens imaginés par la science pour arriver à ce résultat sont assez nombreux, mais ils ne sont pas tous d'une extrême simplicité et la lecture des résultats n'est pas accessible à tous. M. Lapointe a imaginé un nouvel instrument au moyen duquel les calculs à faire sont très-simples et peuvent être effectués sur place. Cet instrument se compose d'un tube cylindrique en fonte, d'un petit moulinet à ailettes hélicoïdes et d'un compteur. Le tube par lequel a lieu l'écoulement est disposé horizontalement au-dessous du niveau d'aval, de manière à être complétement noyé. Le moulinet est placé au centre d'une section transversale du tube et correspond, au moyen de roues d'engrenage, avec le compteur, qui marque le nombre de tours du moulinet lorsque l'écoulement a lieu. Ce jaugeur peut donner l'dépense dans le mouvement varié aussi bien que dans le mouvement permanent, et peut mesurer une dépense de 100 à 5,000 litres par seconde.

Stabilité des ponts droits, par M. Yvon Villarceau. — Malgré les savantes recherches auxquelles, depuis Coloumb, se sont livrés les ingénieurs et les géomètres sur la stabilité des voûtes, on peut dire que les solutions proposées sont encore loin de satisfaire aux exigences de l'art de l'ingénieur. M. Yvon Villarceau, dans le mémoire qu'il a présenté à l'Académie, s'est proposé de faire connaître les résultats auxquels il est parvenu en examinant le cas d'une arche chargée d'un massif de maçonnerie, terminé supérieurement par un plan horizontal. L'importante question qui consiste à déterminer l'épaisseur de la voûte à la clef, à l'égard de laquelle on est à peu près réduit à l'emploi des règles empiriques données par Perronnet, trouve sa solution mathématique dans l'emploi des formules auxquelles il est conduit. La question non moins importante de la poussée contre les culées, dont la solution sert de base aux calculs relatifs à l'établissement de ces derniers, est également résolue, dès que la détermination de l'épaisseur à la clef a été effectuée.

Sciences physiques.

Chaleur dégagée pendant les combinaisons chimiques, par MM. Fabre et Silbermann. — Les auteurs de ce mémoire avaient déjà, dans un travail précédent, déterminé le chiffre représentant les calories produites par l'oxidation du carbone, passant à l'état d'acide carbonique. Les nouvelles expériences auxquelles ils se sont livrés sur des charbons provenant de diverses sources, tels que la braise de boulanger, le charbon de sucre, celui des cornues à gaz, les graphites des hauts fourneaux, le graphite naturel, enfin le diamant, leur ont donné, à l'exception du dernier, par un mode d'expérimentation très-ingénieux et dans des expériences répétées, des résultats précieux pour la science et parfaitement concordants entre eux. Cette étude n'est que le prélude de recherches plus intéressantes sur la nature intime des corps, sur leur composition et sur le rôle que jouent, dans les corps composés, les divers corps simples qui les forment.

Échauffement du conducteur métallique qui unit les deux pôles d'une pile, par M. Van Breda. — Cet habile physicien vient de prouver, par une expérience concluante, que le mouvement moléculaire produit dans un barreau de fer doux placé dans l'intérieur d'une hélice par laquelle passe un courant discontinu, développe un certain degré de chaleur. Pour cela, il se servit d'une hélice métallique enroulée autour d'une bobine de bois, dans l'intérieur de laquelle il fixa un tube de fer doux, fermé hermétiquement par les deux bouts : par un de ces bouts il fit passer un tube thermométrique ouvert des deux bouts et contenant une bulle de liqueur colorée. Le tube métallique renfermait un élément thermo-électrique de bismuth et d'antimoine, dont les fils conducteurs passaient par l'autre bout et communiquaient avec un galvanomètre très-sensible. En faisant passer par l'hélice un courant discontinu, la bulle thermométrique se mit, après quelques secondes, en mouvement et s'éloigna du tube métallique. Ce mouvement fut même si fort, qu'elle fut poussée hors du tube. Le galvanomètre indiquait en même temps que ce mouvement ne dépendait pas d'un changement de volume du tube de fer, mais qu'il était dû au rayonnement des parois intérieures du tube échauffé par l'action spéciale et répétée des courants, au moment qu'ils naissent ou lorsqu'ils sont interrompus.

Sciences chimiques.

Composition de l'air, par M. Lassaigne. — M. Lassaigne a trouvé un nouveau procédé eudiométrique excessivement simple, pour estimer, en volume, le rapport des éléments de l'air atmosphérique. Ce moyen est fondé sur la facilité avec laquelle le cuivre métallique, divisé en copeaux, s'oxyde au contact de l'air en présence de l'ammoniaque liquide et sur la formation d'un ammoniure bleu de deutoxyde de cuivre. On met dans un flacon du cuivre en copeaux, de l'eau distillée et un solutum concentré d'ammoniaque. On y introduit la quantité d'air dont on veut mesurer les éléments, puis on agite le flacon. L'ammoniaque bleuit, la teinte arrive à son maximum d'intensité, et bientôt la décoloration se produit lors que tout l'oxigène est absorbé par la réaction du cuivre en excès sur l'ammoniure de deutoxyde, qui se transforme en ammoniure de protoxyde incolore. Les volumes d'azote, déterminés par ce procédé, ont toujours été de deux à trois dixièmes de degré plus grands que ceux obtenus par l'action du phosphore sur l'air. La simplicité de l'opération et la promptitude avec laquelle elle s'effectue permettront sans doute de la mettre en pratique dans diverses circonstances.

Recherches chimiques sur le jaune d'œuf, par M. Gobley. — La plupart de ceux qui font leur déjeuner au moyen d'œufs plus ou moins frais ne se doutent pas que le jaune de l'œuf renferme une variété extraordinaire de matières, dont les noms auraient de quoi effrayer l'appétit le plus robuste, si l'on n'était pas certain de l'innocuité de ce mélange. En voici la nomenclature : Acides oléique, margarique, phosphoglycérique, eau, matière albumineuse ou vitelline, oléine, margarine, cholestérine, sels, deux matières colorantes, de l'extrait de viande, des traces d'acide lactique, des traces de fer. La présence des différents corps qui entrent dans la composition du jaune d'œuf n'a rien d'étonnant, quand on songe que de là doit sortir un poulet, que là doivent se former d'os et toutes les autres parties du corps. Quant à la coloration, M. Chevreul a pensé qu'elle était due à la réunion de deux principes colorants, l'un jaune, l'autre rouge; puis, par un ingénieux rapprochement, il a assimilé le premier à la matière jaune de la bile, le second à la matière rouge du sang. M. Gobley n'a pu parvenir à séparer complétement ces deux principes; le principe colorant rouge lui a semblé plus soluble dans l'alcool que le jaune; de plus il contient du fer : quant au principe colorant jaune, il a reconnu, d'après les prévisions de M. Chevreul, qu'il a de l'analogie avec la matière jaune de la bile.

Mémoire sur une nouvelle série d'acides, par M. Frémy. — *Rapport* de M. Thénard. — Les recherches de ce jeune chimiste sur une nouvelle série d'acides formés d'oxygène, de soufre, d'hydrogène et d'azote ont été de la part de M. Thénard l'objet d'un rapport dont les conclusions lui sont tout à fait favorables. Le mémoire est rempli d'observations nouvelles, nombreuses, inattendues. C'est, dit le rapporteur, un grand et beau travail qui exigeait beaucoup d'habileté, de sagacité; et si, par des recherches multipliées et importantes, M. Frémy ne s'était placé à un rang élevé en chimie, son nouveau mémoire le lui assignerait sans aucun doute. Ces éloges ont déjà été suivis d'une récompense dont M. Frémy est digne à tous égards : l'Académie l'a présenté à l'unanimité comme candidat aux fonctions de professeur à l'École Polytechnique. Il attendra ainsi plus patiemment la place qui lui est réservée à l'Institut dans la section de chimie.

Taches arsenicales, par M. Boutigny et par M. Lassaigne. — Depuis la constatation des crimes d'empoisonnement commis au moyen de l'arsenic, l'attention des chimistes s'est portée sur les méthodes les plus sûres d'expérimentation pour arriver à découvrir la présence de l'arsenic, et la science médico-légale a fait de grands pas, grâce à ces recherches où l'intérêt de l'humanité joue un si grand rôle. Nous avons déjà entretenu nos lecteurs d'une amélioration importante apportée à l'appareil de Marsh. M. Boutigny vient de décrire un procédé au moyen duquel on peut facilement démontrer si la tache produite par l'appareil de Marsh est arsenicale. Lorsque la tache est arsenicale, en y faisant tomber une goutte d'acide nitrique au centième, et en chauffant légèrement, elle disparaît. On fait arriver sur l'endroit où était la tache un courant d'acide sulfhydrique, et bientôt apparaît une tache jaune, si c'est de l'arsenic; on dissout la tache dans l'ammoniaque, qu'on verse ensuite dans une capsule en platine chauffée au rouge. Si on touche alors le liquide avec un tube mouillé dans l'acide chlorhydrique, on a une coloration jaune qui disparaît en ajoutant de l'ammoniaque, reparaît avec l'acide chlorhydrique, et ainsi de suite toutes les fois qu'on renouvelle l'expérience. Enfin, par une suite d'opérations, on arrive à faire reparaître la tache qui était primitivement sur la capsule.

M. Lassaigne, de son côté, indique l'iode comme un moyen infaillible de distinguer les plus petites taches arsenicales des taches antimoniales. En effet, à la vapeur que forme l'iode à une température de 12 à 15 degrés centigrades, les taches d'arsenic se colorent en jaune brun pâle, qui devient jaune citron à l'air, et la coloration disparaît par une exposition à l'air ou à une douce chaleur; les taches d'antimoine se colorent en jaune caramélite foncé, qui passe à l'orangé au contact de l'air et persiste ensuite.

Grands établissements industriels de la France (1).

FONDERIE DE POCÉ.

Les bords de la Loire ont été célébrés en vers et en prose. Il ne leur a manqué aucune des gloires réservées à ces contrées privilégiées, dont l'aspect remue les cœurs les moins impressionnables, dont le ciel fait rêver les poëtes, dont le climat appelle par sa douceur et retient par son égalité. La Loire a eu ses chantres, la Touraine a eu et a encore ses adorateurs, et quant aux touristes, aux archéologues et aux savants de toute espèce, les châteaux royaux, dont les tourelles se mirent encore dans les eaux limpides du fleuve leur promettent une ample moisson de documents précieux, d'émotions historiques et de souvenirs amoureux. Le long de la Loire, en effet, Chambord, Blois, Amboise, Chenonceaux et bien d'autres dont le nom nous échappe, ont vu des rois amoureux comme de simples mortels, des reines échapper à l'ennui des grandeurs pour vivre quelques instants de la vie du cœur, et dans quelque coin, marqué d'une sinistre tache, un homme de fer tomber sous le poignard des assassins pour qu'un roi pût dormir tranquille. Ces souvenirs et bien d'autres font cortége à celui qui, partant d'Orléans sur les gracieux bateaux de la Loire, descend lentement ce fleuve jusqu'à Nantes. Bientôt, du reste, ce qui n'est qu'effleuré ici vous sera raconté, chers lecteurs, lorsque *l'Illustration*, toujours empressée à vous tenir au courant des événements contemporains, vous fera parcourir au galop de la locomotive cette portion du chemin de fer d'Orléans à Bordeaux qui s'arrête à Tours. Ses crayons sont prêts, ses rédacteurs à l'œuvre, et dessins et compte rendu de l'inauguration, tout cela vous arrivera avant qu'il soit peu.

En attendant, aujourd'hui notre rôle est tout différent. Si nous avons évoqué, en commençant, les souvenirs poétiques qui sont peut-être endormis en vous, c'est pour vous faire comprendre tout ce qu'a de privilégié cet heureux pays où nous vous introduisons dans un but plus grave. C'est pour vous dire qu'à toutes les fleurs de la couronne verdoyante du fleuve, il faut en ajouter une, dont les poëtes s'inquiètent peu, mais que notre siècle, grandement occupé des intérêts matériels, ne dédaigne pas. Cette fleur, c'est celle qui croît là où l'industrie a planté sa tente; c'est celle que fait naître l'homme, et qu'il arrose de la sueur du travailleur, c'est celle qui se plaît au milieu du cliquetis des instruments de fer, à l'ombre de la cheminée de l'usine, qui a pour berceau une mine de houille, et qui reçoit le baptême du feu des hauts fourneaux. Eh bien! cette fleur, assez délicate pour ne pas naître partout, assez forte pour percer les montagnes qui la recèlent, assez belle pour ennoblir ceux qui la portent dans leur blason, elle a voulu, elle aussi, s'épanouir au ciel de la Touraine, elle a voulu baigner ses racines dans les eaux de la Loire, elle a voulu écussonner l'usine et se montrer côte à côte avec l'écusson royal qui surmonte le château d'Amboise. Noble ambition, mais qui n'est pas trop haute par le temps qui court!

A deux kilomètres environ de cette ville d'Amboise, qui s'enorgueillit d'avoir donné asile aux têtes couronnées, se cache une vallée jadis calme et silencieuse. Dans le fond de cette vallée, au milieu de prairies toujours vertes, coule à petit bruit un ruisseau dont les eaux argentines se rendent à regret dans la Loire. De grands arbres séculaires, des collines joyeuses qui bornent l'horizon, tout cela forme une retraite paisible et délicieuse, une de ces retraites qui font penser au bonheur de la vie d'anachorète passée à deux. Du moins tel était, nous supposons, l'aspect du pays avant que la main de l'homme eût emprisonné le ruisseau, remplacé la prairie par de vastes constructions. Au ruisseau, il a dit : Tu seras la force, et il lui a donné des roues à mettre en mouvement. A la prairie, il a dit : Tu seras le sol sur lequel je battrai le fer, et il l'a chargée d'enclumes et de marteaux. Mais les arbres, il les a respectés, mais les collines, elles n'ont pas reculé; mais le ciel est toujours le même, et dans la vallée, il n'y a qu'une voix de plus, la voix de l'usine mugissante et frissonnante qui s'élève au ciel avec toutes les autres voix de la création, pour remercier la Providence de son œuvre et la louer d'avoir donné à l'homme la force et l'intelligence.

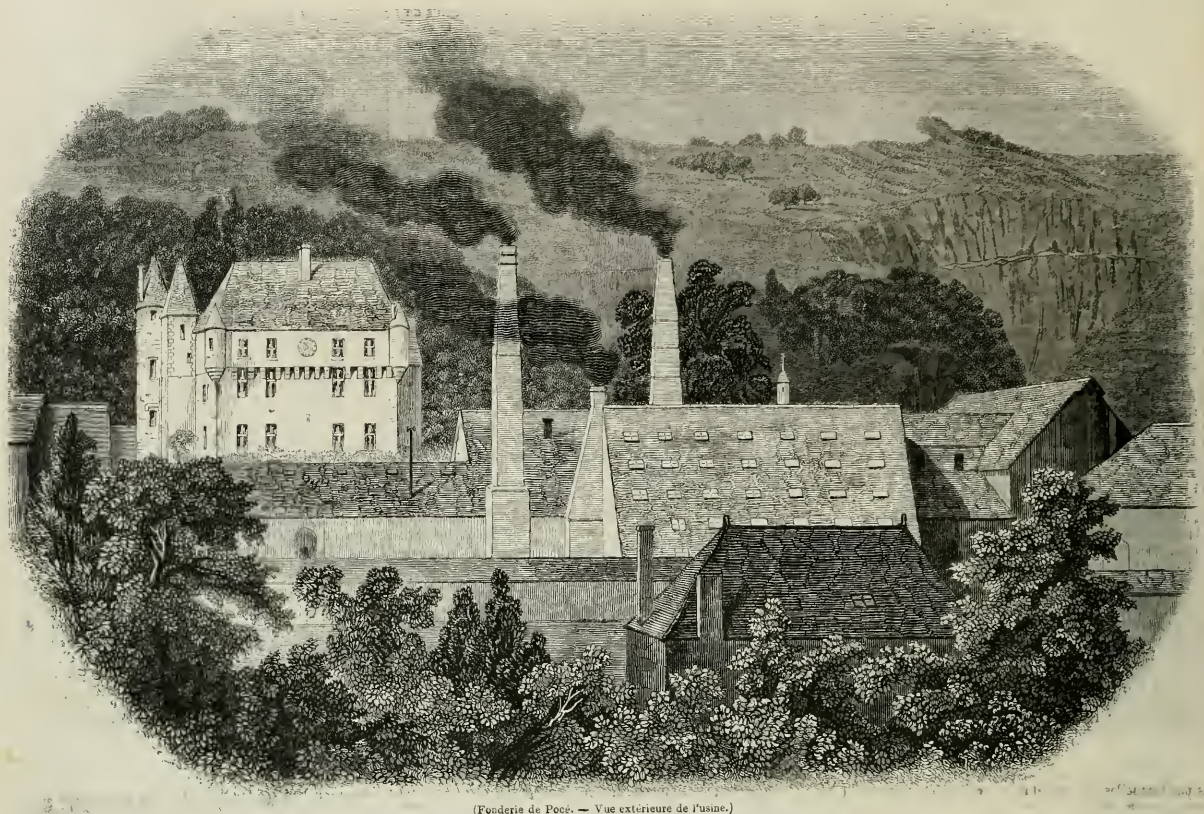
L'usine pour laquelle on a choisi un si magnifique paysage est l'usine de *Pocé*, dans laquelle on fabrique exclusivement la fonte de fer et tous les produits qui en découlent. Avant de dire en quoi consiste l'usine, quels sont ses moyens d'action, quelle est la valeur de ses produits, le lecteur nous saura peut-être gré de l'initier, comme nous l'avons déjà fait pour les autres industries du fer, à la connaissance sommaire de la matière et à la théorie de la fonderie du fer. Ce que nous dirons d'ailleurs, quoique général, sera d'une application directe à l'usine dont nous avons inscrit le nom en tête de cet article.

Le minerai de fer, traité dans les hauts fourneaux, donne naissance, par la combinaison du fer avec une certaine proportion de carbone, à un composé qu'on nomme *la fonte*. Lorsque le carbone est complétement combiné avec le fer, la fonte est *blanche*; lorsqu'il s'en est séparé en partie, lors du refroidissement, et qu'il se trouve disséminé dans la masse à l'état de graphite, la fonte est *grise*; enfin, lorsque les deux états dont nous venons de parler se rencontrent à la fois dans la masse, la fonte est *truitée*. Ces diverses espèces de fontes se partagent en fonte de *moulage* et fonte d'*affinage*. Nous ne nous occuperons pas de cette dernière dans cet article.

Quant à la fonte de moulage, voici la définition que nous en trouvons dans le *Dictionnaire des arts et manufactures* : Les fontes de moulage sont d'un gris souvent très-foncé (fontes noires). Celles au charbon de bois, moins foncées et à grains fins, sont ordinairement employées en première fusion; celles au coke sont d'un gris noir à gros grains, et ne sont guère employées qu'en seconde fusion; elles sont d'autant meilleures pour cet usage, que le grain en est plus gros et la couleur plus foncée; les impuretés qu'elles renferment ne permettent pas de les employer en première fusion au moulage d'objets délicats ou de résistance. L'excès de carbone non combiné qu'elles renferment les rend d'ailleurs tout à fait aptes au travail en seconde fusion. Elles renferment toutes une forte proportion de silicium, et c'est à la présence de ce corps, qui possède une puissance de saturation plus grande que le carbone, qu'on attribue la séparation de ce dernier, à l'état

(1) Voir tome V, page 216, Mines de Poullaouen; page 334, Manufacture de Sèvres; page 425, Forges de Fourchambault, et tome VI, page 22, Verrerie de Choisy-le-Roi, page 219, Manufacture royale des Gobelins; page 278, Decazeville; page 505, Manufacture royale des Tabacs à Paris.

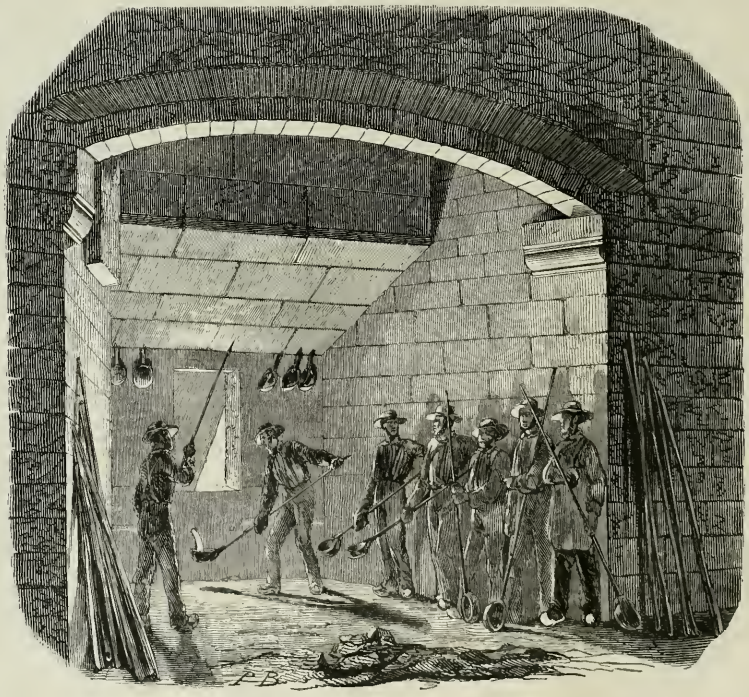
de graphite, dans les fontes grises et noires. La fonte grise est peu dure : elle se laisse forer et limer avec d'autant plus de facilité que sa couleur est plus foncée et s'aplatit sensiblement sous le marteau avant de se rompre. Ces caractères plus ou moins prononcés constituent la fonte plus ou moins douce. Les fontes sulfureuses sont peu propres au moulage.



(Fonderie de Pocé. — Vue extérieure de l'usine.)

Le phosphore diminue la ténacité des fontes, mais il rend celles-ci très-fluides et même préférables aux autres, sous le rapport du fini des pièces, au moulage des objets d'art, qui n'exigent pas, comme les pièces de machines, une grande résistance.

On emploie au moulage des fontes soit de première, soit de seconde fusion. Ces dernières sont généralement plus homogènes, plus tenaces, et conviennent à la confection des pièces de machines. Les fontes de première fusion s'emploient ordinairement pour la poterie, les tuyaux, etc. Les fontes au bois et au coke sont toutes deux employées au moulage. La première est principalement coulée en première fusion, tandis que la dernière convient particulièrement à la seconde fusion. Quant à la manière de fabriquer les fontes à l'air froid ou à l'air chaud, il paraît démontré que ces dernières sont particulièrement propres à la seconde fusion, pourvu qu'on n'ait pas poussé la température au point de les rendre graphiteuses. Les fontes s'emploient rarement sans *mélanges*; c'est-à-dire que l'on mêle ensemble plusieurs natures de fontes, suivant les objets à couler : cette possibilité d'opérer des mélanges est une des grandes ressources du fondeur, car elle lui permet de modifier à son gré la nature de la matière première, suivant l'application à laquelle il la destine.



(Fonderie de Pocé. — Fondeurs prenant la *coulée* au four.)

Ceux qui n'ont jamais visité une fonderie ne peuvent pas imaginer l'énorme quantité d'engins, de toute nature, indispensables à l'art du fondeur. Nous allons passer rapidement en revue les ustensiles qui forment le matériel d'une usine de cette espèce, et tâcher de faire comprendre, le plus brièvement possible, les diverses manipulations qui précèdent la coulée d'une pièce de fonte. Nous puisons nos renseignements dans le *Dictionnaire* auquel nous avons déjà fait plus haut un emprunt.

Voici la nomenclature du matériel d'une fonderie :

Fourneaux à seconde fusion;
Appareils soufflants;
Grues;
Etuves;
Machines à broyer le sable;
Moulins à noir (charbon pulvérisé);
Châssis, lanternes, axes, armatures;
Outils et ustensiles de mouleurs;
Modèles en métal et en bois.

Les fourneaux employés pour obtenir la seconde fusion sont de deux sortes : ce sont ou des *cubilots* (fourneaux à la Vilkinson) soufflés par un ventilateur, ou des fours à réverbère à tirage naturel. Nos lecteurs se rappelleront peut-être que nous les avons déjà entretenus de ces derniers, lorsque nous leur avons décrit l'opération du puddlage. Nous n'y reviendrons donc pas ici, car si ces fours varient dans leur construction, suivant l'usage auquel ils sont destinés, le principe sur lequel ils sont basés est toujours le même, qu'il s'agisse de fer ou de fonte.

Le cubilot se compose essentiellement d'un cylindre en fonte ou en tôle, de 2 à 6 mètres de hauteur sur 0 m. 70 à 2 m. 50 de diamètre, dont l'intérieur est garni en sable réfractaire ou en briques. Le métal et le combustible sont introduits à la partie supérieure; l'air soufflé entre par des tuyères latérales situées à différentes hauteurs, et le métal

en fusion s'échappe à volonté par l'orifice inférieur, que l'on bouche avec de la terre. Les dimensions de la cuve varient avec la quantité de fonte que l'on veut couler à la fois dans des limites très-étendues ; certains appareils peuvent à peine contenir 5 à 600 kilogrammes de fonte, tandis que la capacité des plus grands s'élève jusqu'à 10 à 12,000 kilogrammes. Les

(Fonderie de Pocé. — Vue intérieure de l'usine.)

tuyères par lesquelles on introduit le vent sont établies sur une double rangée, et l'on souffle toujours par deux à la fois; au fur et à mesure que le bain de fonte s'élève, on remonte les tuyères en bouchant avec de la terre celles qu'on a laissées vides. Le volume d'air lancé dans les cubilots, dans un temps donné, dépend de la quantité de combustible que l'on veut y brûler. On peut compter sur 10 mètres cubes d'air par kilogramme de charbon. La pression du vent n'a pas besoin d'être élevée, et dépasse rarement 20 à 30 millimètres de mercure.

On charge dans les cubilots le métal et le combustible au poids; la valeur de la charge varie avec les dimensions de l'appareil. Pour liquéfier 1,000 kilogrammes de fonte, on emploie environ 150 à 170 kilogrammes de coke. Le déchet de la fonte varie de 6 à 7 pour 100 lorsque le coke est bon et le vent bien dirigé, à 10 pour 100 en moyenne. Dans les fours à réverbère, où l'on n'emploie pas une ventilation artificielle, on compte 400 à 450 kilogrammes de houille par 100 kilogrammes de fonte, et le déchet est au minimum de 10 à 12 pour 100.

(Balcon en fonte.)

(Fonderie de Pocé. — Ouvrier fondeur au travail.)

(Panneau de porte en fonte.)

Les *grues* sont les appareils au moyen desquels on enlève les châssis, et l'on transporte le métal en fusion du four aux moules qui doivent le recevoir. Une grue en bois avec flasques en fonte et tirants en fer, capable d'enlever 20 tonnes,

coûte de 8 à 9,000 fr. : il en faut toujours plusieurs dans une halle de fonderie.

Les *étuves* sont des chambres en maçonnerie, convenablement chauffées, dans lesquelles on fait sécher les moules et les noyaux avant d'y verser la fonte. Dans les fonderies où l'on coule les grandes pièces de machines, l'étuve doit avoir des dimensions importantes. Pour chauffer une étuve, on emploie, soit un foyer propre placé au milieu de la pièce, soit la chaleur perdue des fours à coke. Dans ce dernier cas, qui est le plus économique, les gaz qui sortent du four sont amenés dans l'étuve et s'échappent ensuite dans l'air par une cheminée en briques ou en tôle.

Le sable qui doit servir au moulage subit avant son emploi une préparation. Il est séché, broyé, passé au tamis, puis mouillé et passé au rouleau sur une table. Ces opérations, dans les fonderies considérables, se font au moyen de machines à broyer ; de même le poussier de charbon de bois ou de houille se triture dans un *moulin à noir*.

Pour porter la fonte du four aux moules, on se sert de *poches* dont les dimensions varient depuis celle que peut porter un homme et qui renferme 15 à 20 kilogrammes de matière, jusqu'à celle que transportent les grues et qui peuvent contenir 10,000 kilogrammes de fonte.

Les *châssis* dans lesquels se préparent les moules sont en bois ou en métal, suivant les dimensions des pièces à couler. Les *noyaux* dont on se sert dans les moules destinés aux pièces creuses, les *lanternes*, les *axes* qui remplissent le même objet lorsque la forme à conserver est cylindrique, se font ou en terre ou en briques ou enfin en métal.

Les opérations du *moulage* peuvent se partager en cinq classes principales :

1° *Moulage en sable vert*; c'est lorsque les moules reçoivent la fonte aussitôt après leur confection, sans passer à l'étuve : on mélange seulement le sable avec du poussier de houille ; ce procédé est aujourd'hui le plus employé pour la vaisselle, les ornements et la plupart des pièces de machines.

2° *Moulage en sable vert séché*; il s'emploie pour les pièces de fortes dimensions, telles que plaques de fondation, bâtis, balanciers, etc., dont on désire que les surfaces soient nettes et polies. Au lieu de poussier, on emploie un badigeon composé d'argile grasse et de poussier de charbon que l'on étend au pinceau sur toutes les parties qui doivent recevoir la fonte.

3° *Moulage en sable d'étuve*; il s'emploie pour les pièces à noyaux compliqués, ou à gros noyaux à relief, à pièces de rapport et pour toutes celles enfin pour lesquelles il faut donner au moule une grande solidité et obtenir des surfaces parfaitement saines.

4° *Moulage en terre* ; les terres sont grasses et mélangées avec du crotin de cheval ou de la bourre hachée ; il s'emploie pour toutes les pièces circulaires qui peuvent s'obtenir sans modèles au moyen de *trousses*, et pour un grand nombre de gros objets se présentant rarement et dont les dimensions exigeraient un appareil de châssis long et dispendieux à établir.

5° *Moulage en coquilles*; cette méthode consiste à couler les pièces dans des moules en métal : on obtient ainsi des surfaces très-dures. Elle s'emploie surtout pour les cylindres des laminoirs à tôles ou à petits fers, dont il est essentiel que la surface soit aussi dure que possible.

Il ne nous reste plus qu'à parler de la *coulée* : nous n'avons pas à nous y arrêter ; nous ne pouvons qu'inviter nos lecteurs à assister à cette scène imposante et à voir de leurs yeux ce flot de métal rouge-blanc couler comme un ruisseau de feu, s'insinuer dans les moules par mille ouvertures et disparaître sous terre pour aller docilement donner naissance à un vase, à une cloche, à une statue, à un canon ou à ces mille objets de fantaisie pour lesquels la fonte se prête à tous nos caprices.

L'usine de Pocé, l'une des plus importantes fonderies de France, occupe à elle seule 500 ouvriers. La force motrice dont elle dispose consiste en une roue hydraulique de 24 chevaux et une machine à vapeur de 14 chevaux. L'établissement fait par lui-même toutes les opérations du traitement du minerai. Il renferme deux hauts fourneaux et un certain nombre de fourneaux à la Wilkinson. C'est une des premières usines qui ait employé la force de la vapeur à la ventilation de ses hauts fourneaux et qui ait utilisé les gaz perdus des hauts fourneaux. Elle marche au charbon de bois et au coke. Ses cokes lui viennent de Saint-Etienne par la Loire. Presque toute la fonte fabriquée par les hauts-fourneaux est immédiatement convertie en objets de moulerie. Cette fonte est remarquable par sa douceur et sa finesse, qui permettent de la limer et de la scier facilement, et surtout par son élasticité, dont nous avons vu des exemples surprenants.

Nous ne pourrions pas donner à nos lecteurs, autrement que par une sèche nomenclature, une idée de l'immense variété des produits de l'usine de Pocé. Qu'il nous suffise de leur dire que nous n'avons pas demandé un seul objet qui ne nous ait été aussitôt présenté. Mais ce que nous pouvons dire, c'est le goût remarquable qui a présidé à la confection de tous les modèles. M. Ducel, propriétaire de Pocé, est un véritable artiste, et tous ses produits sont de véritables objets d'art, depuis le bouton à suspendre les chapeaux jusqu'aux immenses panneaux de portes cochères, depuis le porte-parapluie jusqu'à la croix gigantesque d'un seul morceau qui pèse plus de mille kilogrammes. Ce que nous avons admiré dans les vastes magasins du Faubourg-Poissonnière, c'est le bon goût et l'*unité* de ses ornements. Ici pas d'enchevêtrement d'un siècle dans l'autre, pas d'enjambement d'une époque artistique sur une autre ; tout est purement du temps dont on veut un spécimen : Louis XIII, Louis XV, renaissance ou Pompadour, chaque pièce est exclusivement ce qu'elle a la prétention d'être. C'est une chose assez rare, dans l'anarchie prétendue scientifique où nous nous trouvons, pour que nous la signalions avec reconnaissance pour M. Ducel.

L'usine de Pocé peut, au moyen de la Loire, desservir, par Nantes, tout le littoral de la France et les colonies. Le chemin de fer de Tours et Bordeaux la met à quelques heures de Paris et de Bordeaux, de sorte que le fer qui, le matin, arrive à l'usine, simple et grossier minerai, pourra, dans la même journée, être transporté et employé à plus de deux cents kilomètres de Pocé.

Les dessins qui accompagnent cet article prouveront à nos lecteurs que nous n'avons rien exagéré en ce qui concerne le goût et la parcté des ornements auxquels M. Ducel a su plier la fonte.

Gilbert Gurney.

SOUVENIRS D'UN GENTLEMAN.

(Suite. — Voir t. VI, p. 262, 282, 298, 314, 330, 342, 358, 394, 410, et t. VII, p. 10.)

XXVI.

CONFESSIONS MUNICIPALES.

Le dîner que je viens de raconter eut lieu à une époque où mon voyage aux Indes me paraissait une affaire définitivement arrêtée. Dans l'espace de six mois, je visitai pour le moins huit à neuf vaisseaux différents, — les uns à l'embouchure de la Tamise, les autres dans les *docks* de Londres, les uns appartenant à la Compagnie, les autres à l'État, — mais sans jamais trouver ce qu'il me fallait. Dans l'un, les aménagements étaient mauvais ; dans l'autre, le passage était trop cher ; pour celui-ci, la physionomie et les manières du capitaine m'avaient déplu ; celui-là n'avait pas de chirurgien, — et, n'ayant jamais été malade de ma vie, je regardais comme un point capital d'avoir à ma portée les secours de la médecine. Du reste, chacune de mes visites à quelque nouveau bâtiment me servait de prétexte pour une promenade agréable, et pour un dîner plus ou moins amusant dans les tavernes de notre banlieue maritime. Avec tout cela, j'avais fini par me persuader que je partais, et cette conviction alla au point de me faire marchander un assortiment complet d'habillements de mer chez MM. Favell et Bousfield de Saint-Mary.

Dans le même temps, j'allai à Brighton, dont la renommée comme bains d'hiver commençait justement à se populariser. J'y retrouvai, entre autres habitants de Londres, la famille des Firkins, dont je veux vous parler aujourd'hui.

M. Firkins avait rempli les plus hautes fonctions de notre hiérarchie municipale, et j'avais été admis, avec beaucoup d'autres, à lui faire ma cour dans les salons de Mansion-House. Il voulut bien s'en souvenir alors que je ne m'en souvenais plus moi-même, et après quelques politesses préliminaires, je reçus de lui une invitation à dîner, à laquelle je ne pus m'empêcher de me rendre. Je passe naturellement sur le festin, — repas de famille qui n'eut rien de particulier, — et j'arrive de suite au moment où, les dames s'étant retirées, je me trouvai tête à tête avec le majestueux alderman, qui avait placé entre nous deux carafons, l'un rempli de *claret* à mon usage, l'autre de *port* pour le compte de mon hôte.

« Monsieur Gurney, me dit-il, votre caractère et vos manières me plaisent... Ils provoquent en moi un besoin de confiance auquel vous me permettrez bien de céder aujourd'hui... Voici, — continua-t-il en montrant les deux bouteilles, — voici de quoi tempérer l'aridité du récit que je me sens poussé à vous faire... Mais dites-moi d'abord... voulez-vous prendre le thé?

— Je m'en passe à merveille, lui répondis-je.

— Alors, nous allons faire dire à ces dames de ne pas nous attendre. C'est, je crois, la meilleure façon de les envoyer coucher... N'est-ce pas votre avis? »

Je m'inclinai respectueusement pour toute réponse, ne comprenant pas trop quelles idées mon digne ami se faisait des bonnes façons. Quand il eut agité la sonnette et donné ses ordres, nous tournames ensemble nos sièges du côté du feu, et il débuta en ces termes ou à peu près :

Vous savez, monsieur Gurney, que *j'ai été* shériff! *j'ai été* lord-maire!... et les trois grandes époques de mon existence furent l'année de mon shériffat, l'année de ma *lord-mairie*, et la présente année, la première où je me trouve privé de ces fonctions importantes. Avant d'avoir passé par cette grande épreuve, je ne me faisais pas une idée juste de l'excès de bonheur et d'infortune auquel peut atteindre le même être humain. Je ne crois pas non plus que la société présente souvent aux hommes qui la composent une élévation pareille à la mienne, une chute si rapide et si terrible (1). »

Je m'inclinai en signe d'assentiment, et j'avalai quelques gorgées de vin.

« Je suis né à Coventry, reprit Firkins, à Coventry, où mon père, pendant plus d'un demi-siècle, contribua pour sa part au succès des candidats parlementaires, au bonheur des jeunes époux, aux intrigues des courtisans ambitieux... Il était fabricant de rubans. Les élections, l'amour, et les futiles distinctions qui tiennent en haleine les dévouements naïfs ne suffirent pas pour faire prospérer son commerce; il fit banqueroute, et cela, — chose étonnante, — sans en être d'un sou plus riche. Par suite de cet événement, je me trouvai, à quinze ans, jeté dans le monde sans autres avantages qu'un tempérament robuste, une éducation très-sommaire, et 13 shellings 11 pence pour tout capital.

C'est avec cela que je débutai à Londres, où j'eus le bonheur de trouver un bon patron, qui m'accorda peu à peu toute sa confiance; il n'avait pas d'enfants, et me fit épouser la seule personne à laquelle il prit un grand intérêt en ce monde.

C'était, monsieur Gurney, une jeune fille à son service, et dont j'avais pu apprécier, par suite de nos rapports quotidiens, les habitudes laborieuses, le bon sens et l'économie. Excellente femme, monsieur Gurney..., la même qui est encore associée aujourd'hui à tous mes chagrins, à toutes mes joies... »

(1) *Note de l'Auteur.* — On voudra bien se rappeler que cette remarque de M. Firkins fut faite à peu près cinq ans avant que Bonaparte n'eût été privé de sa lord-mairie impériale, sans cela on pourrait accuser le digne alderman ou d'une grossière ignorance en fait d'histoire ou d'une présomption peu justifiable.

Ici une larme enthousiaste mouilla les paupières du respectable alderman; pour moi, je fus ému de cette sensibilité inattendue.

« Mes efforts, reprit-il, attirèrent les bénédictions de la Providence; je n'étais d'abord qu'un bousilleur d'affaires, un pauvre escompteur de *broches* douteuses : peu à peu, ma fortune s'arrondit, et je devins un vrai négociant, vendant et achetant toute espèce de marchandises, depuis la poudre à canon jusqu'aux harengs saurs. Ma famille s'augmentait avec ma richesse; à l'heure qu'il est, un Firkins mâle, et quatre femelles du même nom, viennent s'asseoir à ma table au moins une fois la semaine, suivant une coutume de famille, à laquelle je tiens beaucoup, je vous l'avouerai.

Je passe sur tous les menus incidents de ma carrière commerciale; fort importants à mes yeux, ils n'auraient peut-être pas aux vôtres le même intérêt : par exemple, les difficultés que j'eus à surmonter pour entrer dans le conseil de ville; l'activité dont je fis preuve comme *liveryman* de ma corporation; toutes les enquêtes, toutes les assemblées de fabrique et de centeniers; bref, toutes les occupations plus ou moins agréables qui signalent un citoyen zélé à la reconnaissance publique. Je passe tout cela, monsieur Gurney, pour arriver à la première grande époque de ma vie.

— Passez, j'y consens, lui dis-je en remplissant de nouveau mon verre.

— Mistress Firkins, reprit l'alderman, éprouva une bien vive joie en apprenant que j'étais nommé au nombre des shérifs de Londres et du Middlesex, et lorsque j'emmenai mes enfants dans les ateliers de Great-Queen-street, où l'on décorait à mon usage un des carrosses municipaux, j'avouerai franchement que je me trouvai heureux et fier de pouvoir montrer à ces chers petits, — écartelées dans le même écusson, — les armes de la cité de Londres, celles de la corporation des fabricants de lunettes, et enfin celle des Firkins, obtenues à très-peu de frais d'un généalogiste fort expert. Je puis vous assurer, monsieur Gurney, que ces armes faisaient le meilleur effet sur un fond couleur petits pois. Le carrosse, d'ailleurs, était un modèle d'élégance, avec ses roues cramoisies, bordées de blanc, ses housses festonnées et ornées de franges, et le cimier des Firkins : « un quartaut Or, » comme ils le disaient (1). Et la garniture de soie! et les mains argentées! et les coussins rembourrés, recouverts de velours jaune! et le tapis écarlate! Tout cela me semblait si beau, si comfortable, que je me demandai, le regardant, ce que j'avais fait pour mériter de tels honneurs, et j'aurais voulu ressusciter mon pauvre père, afin qu'il eût le plaisir de voir son fils traîné à Westminster dans un si noble équipage. Mes enfants étaient fous de joie, et dans la soirée, quand j'essayai mon premier habit de cour, — habit brun, doublé de soie blanche, comme la voiture, et décoré de boutons d'acier, travaillés à jour, — j'en voulus juger l'effet aux bougies, — tout cela nous semblait un rêve de fées. L'épée, que je mettais tous les soirs, pendant une demi-heure, avant de m'aller coucher, pour m'habituer à marcher avec, me fut d'abord très-incommode; mais à force de répétitions (n'est-ce pas le mot dont se servent les comédiens?), l'usage m'en devint familier, et j'étais en mesure de la porter sans encombre, lorsque brilla ce jour favorable où les shérifs triomphent, où les oies meurent par milliers, — le vingt-neuvième du mois de septembre.

Douze mois se passèrent ensuite, pendant lesquels, jouissant à loisir de la dignité que j'avais obtenue, j'en espérais une autre que devait m'assurer l'immense majorité des suffrages par lesquels j'avais été porté aux fonctions d'alderman. C'était une pensée qui ne me quittait jamais pendant que je siégeais à Old-Bailey, avec mon sac derrière moi, et mon bouquet de fleurs posé sur mon livre. Les accusés attendaient, tremblants, le verdict du jury,—les coupables s'agenouillaient pour entendre la sentence rendue contre eux : — mais, monsieur Gurney, ces choses se passaient à cent lieues de moi, tandis que j'avais les yeux attachés sur le lord-maire qui nous présidait, et sur l'épée de justice lichée dans une coupe au-dessus de sa tête.—C'est là, pensais-je, sur ce même siége, sous cette même épée, que je serai assis à mon tour, si Dieu me prête trois ans de vie.

L'expectative, du reste, avait ses douceurs. Je portais quelquefois une pétition à la chambre des communes, quelquefois même un discours officiel à Sa Majesté ; — grandes épreuves pour un Firkins. — Je conviens pourtant que la courtoisie du président et l'inattention des membres me rendaient faciles mes missions au Parlement, et l'urbanité du monarque assis sur son trône me mettait tout à fait à mon aise dans les salles du palais Saint-James ; mais je n'étais après tout qu'un personnage secondaire. Il y avait encore un pas à franchir, et j'ai souvent avoué à mistress Firkins, dans les épanchements du lit conjugal, que mon cœur ne serait pas tranquille, tant que je n'aurais pas atteint le suprême but de mes ambitieux désirs.

XXVII.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES FIRKINS.

Les jours, les mois, les années passent, monsieur Gurney, et l'heure sonna que j'avais si impatiemment attendue. Guildhall était rempli de monde ; une foule immense se pressait autour des hustings. On lit les noms des *aldermen*, — des cris assourdissants déchirent l'air ; — l'honorable cour se retire pour procéder à l'élection ; — elle revient ; — son choix est annoncé au peuple ; — ce choix est tombé sur John Ebenezer Firkins, esq., citoyen et fabricant de lunettes. — Une clameur soudaine se fait entendre : — *Firkins for ever!* retentit de tous côtés. — Alors, mes yeux éblouis cessent de voir l'assemblée ; — ils ne distinguent plus qu'une énorme masse en mouvement. Je m'avance, — on me passe la chaîne, — je salue, — je fais un discours, — je trébuche sur la queue du *recorder*, — et je marche sur les cors du député

(1) *Firkin* est le nom d'une mesure renfermant neuf gallons, qui équivalent à un quart de barrique. *Firkin-man* se dit aussi d'un homme qui vend de la bière en détail.

Pod. — Je quitte ensuite Guild-Hall dans un état voisin de l'ivresse; — et l'on me ramène à mistress Firkins, qui m'ouvre ses bras, où je me jette en pleurant.

A partir de ce moment, cher monsieur, il me parut que le temps avait suspendu sa marche, et jusqu'au 8 novembre, époque de mon installation, chaque journée me parut aussi longue qu'une semaine. Je ne vivais pas, ou plutôt je vivais dans une inquiétude perpétuelle, de peur qu'un obstacle imprévu (lequel? je n'aurais su le dire) ne vînt empêcher la réalisation de mes plus chères espérances. Enfin, le moment arriva où il me sembla certain que je serais lord-maire de Londres. Je prêtai serment, monsieur; — les insignes civiques me furent délivrés; — je les rendis aux différents officiers qui en avaient la garde. — Mon chapelain était près de moi, — les écuyers de ma maison étaient derrière moi; — la chose était faite. Je n'oublierai jamais la sensation doucement agaçante qui caressa mes oreilles quand on me qualifia pour la première fois de : mylord. Je doutais qu'on s'adressât à moi, et j'hésitais à répondre; mais j'étais dupe d'une vaine modestie. Mon règne splendide venait de commencer, et je rentrai de bonne heure chez moi, pour me préparer aux délicieuses fatigues du jour qui devait suivre.

Je n'essayerai pas de vous persuader qu'une fois au lit, je pus dormir. La nuit tout entière se passa en consultations entre Sarah et moi sur les divers arrangements à prendre: — la toilette de nos filles, — les places qu'elles auraient à dîner, — les danseurs qu'elles auraient au bal. Toutes les fois qu'une bouffée de vent s'engouffrait dans la cheminée, je croyais entendre les acclamations de mes concitoyens. Les coqs, qui chantaient dans l'arrière-cour, me réveillaient en sursaut comme autant de trompettes triomphales, et certain faitonil qui fut renversé par une servante maladroite me fit l'effet du premier coup de canon tiré pour annoncer mon débarquement à Westminster. Enfin, à huit heures, un premier rayon de jour dissipa ces prestiges, et je sautai hors de mon lit pour les voir se transformer en une glorieuse réalité.

Bientôt j'entendis les trompettes retentir pour tout de bon; les carrosses accourir et s'arrêter à ma porte; — c'étaient les Sheriffs et le Chapelain; — le Porte-queue, le Porte-masse, le Porte-glaive, le Clerc de la ville, le Vice-Clerc de la ville, le crieur de la ville, les Sergents de la rivière, les Secrétaires municipaux, etc., tous fort affairés, et discutant la marche du cortége. Je me hâtai d'achever ma toilette, qui, à dire vrai, n'est jamais très-longue, et j'allai chez mistress Firkins, pour savoir si rien ne manquait à mon costume. — La chère âme, après avoir défripé mon jabot de dentelles détaché, pour la circonstance, de la robe qu'elle avait fait faire lorsque je fus nommé shérif), la chère âme, dis-je, replaça le neud de la crapaudine où mes cheveux étaient enfermés, et m'accordant ensuite la plus gracieuse des révérences: « Bonheur et santé à Votre Seigneurie! » me dit-elle tendrement.

« Sally! m'écriai-je, Votre Seigneurie est un ange. » Puis, j'embrassai, chacune à son tour, mes chères filles, qui s'habillaient pour figurer dans le cortége. La belle chose, monsieur Gurney, et l'imposante cérémonie! Quand je montai dans cet édifice roulant, tout or et glaces, qu'on appelle le *State-coach*; quand je vis mon porte-glaive s'installer sur le devant, tenant entre ses mains le symbole auguste de mon autorité, je me sentis absorbé dans une sorte d'extase. Je me rejetai en arrière pour la dissimuler sous une apparence plus digne. Ce mouvement bien naturel eut des conséquences fâcheuses: le poids de mon corps porta sur ma rapière à poignée d'acier, et la garde se rompit du coup.

Mais, monsieur, continua Firkins, qu'importe une poignée d'épée, qu'importe une meurtrissure? — l'orgueil satisfait en guérit bien d'autres. Je ne ressentais aucune souffrance, aucun ennui. J'étais le Lord-Maire par excellence, le plus grand homme de la plus grande ville du plus grand peuple qui soit au monde. La foule réalisait mon attente, et les *bravo Firkins!* les *Firkins for ever!* retentissaient de tous côtés sur notre route. Par malheur, un brouillard épais empêchait que l'on ne nous vît convenablement, et ce même brouillard prit à la gorge mon porte-glaive, qui toussa durant tout le trajet de manière à me contrarier beaucoup. En effet, ses mouvements convulsifs communiquaient des secousses grotesques au long fourreau de velours rouge qui débordait les deux côtés du carrosse, et dans lequel dormait le redoutable attribut de ma sanguinaire juridiction.

Nous arrivâmes au bord de l'eau; nous montâmes dans ma barge, tout aussi dorée que ma voiture; toutes les splendeurs que la fantaisie peut rêver, et que peut réaliser un sergent de rivière, me furent alors prodiguées. Les canons grondaient, les pavillons et les bannières flottaient au vent. Dans ma barque d'or, une collation froide était servie. Je mangeai ou plutôt j'essayai de manger; mais aucune saveur ne s'offrait, sansissable, à mon palais distrait: volailles, pâtés, gibier, bœuf et jambon, me semblaient avoir le même goût; vin de Champagne, vin du Rhin, vin de Madère, la même chaleur et le même bouquet; tout ce que j'entendais, tout ce que je voyais, tout ce que j'avalais, était « lord-maire »; ce mot séduisant absorbait pour moi l'univers, et je humais le plus doux nectar, chaque fois qu'on s'adressait à « Ma Seigneurie ».

Et le retour de Westminster, monsieur! la marée nous poussait, et lorsque les canons de Stangate me saluèrent, je supportai la chose en brave, nonobstant les accidents auxquels donne si souvent lieu la bourre de ces pièces chargées à poudre. Nous reprîmes terre au pont de Black-Friars. Au coin de Fleet-street, la femme du lord-maire attendait le cortége. Elle était là, Sally Firkins, — ma Sally Snob, monsieur, était son nom de fille), — avec un panache qui remplissait à moitié l'immense carrosse, et Sally, mon aînée, et Jenny, et Maria, ses cadettes, entassées sur le siége de devant, tournaient le dos à mes chevaux, qui pétrissaient la fange de leurs pieds, hennissant et fumant à l'instar des machines à vapeur; je ne vous parle pas de mes quatre laquais suspendus derrière ma voiture comme des abeilles qui essaiment. Nous remontâmes ainsi Ludgate-Hill, au milieu d'un brouillard de plus en plus épais, qui m'empêchait de voir aux fenêtres les beautés accourues pour me contempler. Une chose me chiffonnait pour elles: c'est que, d'en haut, elles ne pouvaient guère admirer que mes genoux et mes boucles de souliers, garnies de pierres lausses. Je m'en désolais, et, de temps à autre, je saluais les passants, pour leur montrer, en même temps que ma politesse, ma chaîne et mon collier, plus brillants, — je m'en étais aperçu le matin, — quand on les faisait jouer ainsi.

Le soir même, j'avais à dîner, dans mon palais de Guild-Hall, l'élite de la société anglaise. Un prince du sang, — un prince du sang royal,— donna la main à Sally,— à ma Sally, à la femme du lord-maire, — pour la conduire jusqu'à sa place. Le lord-chancelier,— mes yeux ont vu ceci, — offrit son bras à ma fille aînée. Je crus alors que j'allais m'évanouir. Le premier ministre conduisit Maria. Le lord du sceau privé fut le cavalier de Jenny; et mistress Snob, ma belle-mère,—femme admirablement conservée, bien qu'un peu trop puissante, à mon avis, — fut escortée à table par le très-honorable *lord chief-justice* du ban du roi, dans son costume officiel. Ah! si mon pauvre père avait vu ceci!

Ma fille aînée ouvrit le bal avec le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, qu'elle trouva un peu bavard, mais du reste, très-bon enfant. Maria dansait au même quadrille avec le lord du sceau privé; et ma cadette avec un très-joli garçon, décoré d'un ruban et d'une étoile, dont nous ne pûmes deviner ni le nom, ni la qualité. Bref, monsieur Gurney, je n'ai jamais vu de journée pareille, et cependant elle devait être suivie de trois cent soixante-cinq autres journées qui m'ont laissé de bien doux souvenirs.

Nous en aurions jusqu'à minuit, — continua Firkins, — si je voulais vous raconter en détail tous les plaisirs de cette glorieuse année. Chaque mois, chaque semaine, amenaient des amusements nouveaux, des solennités diverses: c'étaient des réunions publiques sanctionnées par le très-honorable lord-maire; des concerts et des bals sous le patronage de sa très-honorable épouse; c'était, chaque dimanche, notre présence réclamée à Saint-Paul ou dans quelque autre église. Nous eûmes le grand dîner de Pâques, nous eûmes les promenades sur la rivière, avec musique, pavillons, bateaux à vapeur, salves d'artillerie et nombreuse société; nous avions tous les jours dîner d'apparat; des petits pois à une livre la mesure, des raisins à une guinée la livre; sans parler des tasses de vermeil remplies d'eau de rose dans lesquelles on nous donnait à laver, ni des écuyers de ma maison, toujours en grande tenue, toujours derrière mon épaule.

Les jours qui, auparavant, me semblaient des semaines, s'écoulaient alors plus rapides que des minutes. A peine mon déjeuner fini, j'allais prendre séance dans la chambre de justice, et avant que j'eusse dépêché une douzaine de pauvres diables accusés de mendicité, on venait m'avertir que le *luncheon* était servi; après ce repas, une dépêche, une députation, occupaient mes loisirs, et me menaient au dîner, que le souper suivait de fort près. Nous nous plaisions beaucoup à Mansion-House. La confiance que leur rang donnait à mes filles les rendait charmantes. Maria refusa un bon parti, uniquement parce que son prétendu avait un nom déplaisant. Sarah, mon aînée, avait pour adorateur très-assidu un certain sir Patrick O'Donahoo, qui, durant toute l'année, dîna chez nous six fois par semaine. Je m'y prêtai sans difficulté: que nous importait, aux frais de la ville, un convive de plus ou de moins? En somme, nous étions faits aux douceurs de l'établissement, — l'établissement semblait s'être fait à nous, et nous portions légèrement, — que dis-je? avec bonheur, — le fardeau de notre dignité, lorsqu'arriva le 9 novembre: — le 9 novembre, monsieur Gurney; — ce jour glorieux et néfaste, — l'anniversaire de mon exaltation, — le terme de ma grandeur.

XXVIII.

L'ASTRE ÉCLIPSÉ.

Ce jour-là, monsieur, nous allâmes encore à Guild-Hall, des toasts nous furent encore portés; mes filles causèrent encore avec des secrétaires d'Etat et dansèrent avec des ambassadeurs; mais, à deux heures du matin, il fallut quitter cette scène brillante, et retourner à notre ancienne demeure, dans Budge-Row-Walbrook. Je ne crois pas que jamais au monde, les harengs salés et la térébenthine aient senti plus fort que lorsque nous rentrâmes chez nous. Ma femme et mes filles s'étaient préparées à cette émotion désagréable, en s'abreuvant aux buffets de Guild-Hall, autant que le permettaient les convenances de leur sexe. Néanmoins, elles ne purent déguiser le crible désenchantement, le dégoût profond, dont elles furent saisies à l'aspect de notre misérable chez nous. Les corridors nous semblaient si étroits, le salon si petit, l'escalier si noir, les plafonds si bas! Nous nous séparâmes dans un morne silence, et sans la fatigue dont nous étions accablés, pas un de nous n'eût fermé l'œil. Je ne sais au juste quelles étaient les préoccupations de ma famille; quant à moi, je ne songeai, dans ce moment fatal, qu'à supputer exactement les dépenses auxquelles m'avait entraîné cette année de gloire et de munificence forcée.

Le lendemain, pendant le déjeuner, il arriva une lettre que mes filles se passèrent tristement l'une à l'autre, et qui était adressée tout uniment à *Mistress Firkins, Budge-Row-Walbrook*. Un de mes vieux amis, Bucklesbury, vint nous voir dans l'après-midi, et me fit entendre les premières paroles qu'un étranger n'eût adressées depuis que je n'étais plus lord-maire: « Eh bien, Firkins, comment allez-vous, mon vieux? Voilà qui est fini, n'est-ce pas? Comment va mistress Firkins?... Comment vont les petites?... »

« Firkins, — mon vieux, — les petites, » plus de déférence, plus de respect, plus de mylord, plus de seigneurie; les domestiques eux-mêmes, qui, devant les laquais de Mansion-House, tout galonnés d'or, tout chargés d'aiguillettes, n'osaient pas seulement ouvrir la bouche, — rendus maintenant à la vie de famille, — trottaient librement par les chambres, — entre-choquaient les battants de portes, — et parlaient de « mistress » comme ils eussent parlé de la fruitière du coin.

Je sortis pour échapper à la vue de ces inconvenances multipliées; mais dans Cheapside, où je me trouvai confondu avec une plèbe avide et affairée, on me coudoyait, on me marchait sur les pieds sans le plus léger scrupule. Le panier d'un gros garçon boucher faillit me crever l'œil droit, et comme je m'avisai de m'en plaindre, dans les termes pourtant les plus modérés: « Voyez-vous ça? me dit ce manant, et qui donc êtes-vous, brave homme, pour tenir si fort à votre œil droit? » Cette apostrophe me fit frissonner: — Qui suis-je, au fait? me demandai-je intérieurement. *Je suis* aujourd'hui John Ebenezer Firkins; — il y a deux jours *j'étais* lord-maire de Londres.

Très-évidemment, dans ce conflit, l'avantage restait au garçon boucher. Je reconnaîtrai, si vous voulez, ma faiblesse, mais cette pénible transition était au-dessus de mes forces; je n'ai pu la supporter longtemps, et c'est pour cela, monsieur Gurney, que vous nous trouvez ici, nous dérobant aux regards du monde...

— Mais riches, bien portants, heureux, m'écriai-je pour lui rendre quelque courage.

— Heureux?... reprit Firkins, oui, si nos mortifications ne nous avaient suivis jusqu'ici: ma femme et mes filles passent leur vie chez elles, à la fenêtre, soupirant en face des flots; l'indifférence de leurs inférieurs froisse leur amour-propre, la familiarité de leurs égaux les révolte. Savez-vous bien, monsieur Gurney, qu'il y a ici quatre individus, auxquels une ancienne intimité donne le droit de m'appeler Jack tout court, et encore l'un d'eux,— qui croit se rendre particulièrement agréable, — pousse la familiarité jusqu'à me traiter de Jacky. Ceux-là, je leur pardonnerais volontiers: mais que de grands personnages, avec lesquels nous avons vécu sur un pied d'égalité, nous tournent le dos maintenant, et affectent de nous méconnaître! L'autre jour encore, un ministre de Sa Majesté qui, plus de dix fois, l'année dernière, avait donné le bras à mes deux filles, les a vues passer à quatre pas de lui, sans leur ôter son chapeau.

— Peut-être, interrompis-je, avait-il oublié ces demoiselles. »

Mais Firkins, pas plus que cette mère dont parle l'Écriture, ne voulait accepter de consolations.

« C'est ce qui vous trompe, reprit-il avec énergie, car ce personnage accompagnait une belle dame, à l'oreille de laquelle il se pencha d'un air moqueur. Ce qu'il lui dit tout bas, nous l'ignorons; mais elle se mit à rire aux éclats en regardant mes filles, qui entendirent très-distinctement ces paroles: « Allons donc, vous plaisantez, c'est impossible. » Or, voyez les conséquences de tout ceci. Maria, qui dansait avec le lord du sceau privé; Maria, que le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères appelait un ange; Maria, si délicate sur le nom des aspirants à sa main; Maria vient d'épouser le lieutenant Stodge, officier à la demi-paye des soldats de marine. Sir Patrick O'Donahoo est allé rejoindre l'armée en Espagne, laissant la pauvre Jenny au désespoir; et, pour couronner le tout, voilà Sally qui tourne au méthodisme. Aussi, monsieur Gurney, je n'en suis pas à me blâmer, intérieurement et tout haut, d'avoir brigué des honneurs qui pour moi n'étaient pas faits. Cependant, vous en conviendrez peut-être, mon ambition n'avait rien que d'honorable; je n'ai pas manqué, je le crois, aux devoirs du poste qui me fut assigné; enfin, j'ai pour consolation que je suis encore alderman: c'est ce que j'essaye en vain de représenter à ma femme et à mes filles. Leur chagrin me mine, leurs regrets me désolent; voilà le secret de cette mélancolie que vous ne comprenez pas, et qui peut-être me ravale à vos yeux. »

Je me hâtai de rassurer là-dessus le digne alderman:

« Monsieur, lui dis-je, aujourd'hui comme avant d'être lord-maire, vous avez tous les droits possibles à l'estime de ceux qui vous connaissent. Ne regrettez donc pas avec tant d'amertume l'éclat éphémère dont vous avez été entouré durant l'exercice de vos fonctions officielles. Songez que ces grands personnages, dont la froideur et l'abandon vous irritent, n'honoraient en vous que le principal magistrat de la ville; ils auraient rendu les mêmes hommages à l'homme le moins estimable, au plus vil goujat, si les caprices de l'élection l'avaient porté au même poste. Il aurait été complimenté comme vous, caressé comme vous, — c'est la politique du gouvernement, — et comme vous encore, — mais avec plus de justice, — oublié, méconnu, le jour même où il serait rentré dans la vie privée. A votre tour, monsieur, oubliez ce beau rêve d'une année. Si elle l'aime, mariez votre fille aînée au lieutenant Stodge, et n'ayez aucun regret à cet hymen. Remontrez à miss Jenny qu'elle n'a pas perdu grand'chose à ne pas épouser un piqué-assiette irlandais. Tâchez de guérir Sally de sa secrète et inutile tendresse pour ce mystérieux danseur décoré d'une étoile et d'un ruban. Enfin, monsieur, ne laissez pas perdre tous les éléments de bonheur qui sont, — vous l'avouerez, — à votre disposition, et croyez bien que, si les joies de l'ambition satisfaite sont sujettes à plus d'un triste retour, la vertu, la santé, nous procurent des plaisirs sur lesquels le temps a peu de prise. »

Je ne pouvais m'empêcher, durant ce beau discours, de m'admirer moi-même, qui, jeune encore, — et fort peu sage assurément, — prêchais un ex-lord-maire, un magistrat jadis souverain. Firkins, fort heureusement, sentit que je parlais d'abondance, sans la moindre arrière-pensée, et ne s'offensa point de mon homélie; au contraire, il me serra la main comme pour m'en remercier.

Ces mutuelles effusions avaient duré longtemps. Je m'en aperçus aux bougies qui étaient sensiblement diminuées, aux bouteilles plus qu'à moitié vides. Pour n'accorder aucune préférence injuste, soit au *sherry*, soit au madère, nous tombômes d'accord, Firkins et moi, d'achever les deux flacons jusqu'à la dernière goutte; et je partis ensuite, ruminant la singulière leçon que je venais de recevoir sur les particularités de notre excentrique nature.

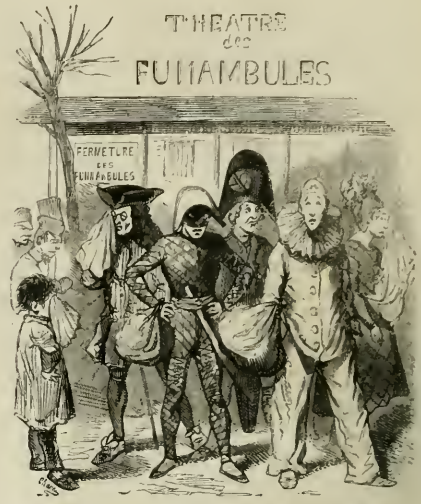
(*Theod. Hook's Popular Tales.*)

(*La suite au prochain numéro.*) O. N.

Théâtre Dumas, par Cham.

(M. Alexandre Dumas travaillant pour satisfaire à tous ses engagements.)

(M. Alexandre Dumas cherchant une place pour son théâtre.)



(La seule annonce de l'ouverture du théâtre Dumas ruine les Funambules.)

(M. Debureau est engagé au Théâtre-Français; il débute dans la tragédie.)

(Prix des places du théâtre Dumas.)

(Analyse du drame de *Monte-Cristo*, en 4 volumes in-folio.)

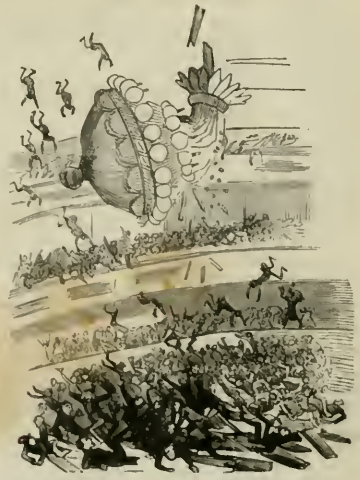
(La queue du théâtre Dumas aux représentations de *Monte-Cristo*, pièce en 8 journées et en 1,500 tableaux.)

(Un entr'acte de *Monte-Cristo* au théâtre Dumas : 25 minutes de repos sont accordées au spectateur.)

(Madame, M. votre mari m'a chargé de vous dire qu'il était allé au spectacle, et qu'il ne rentrerait que dans quinze jours.)

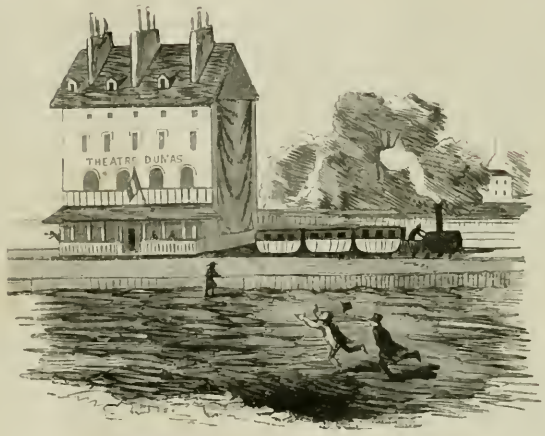
(Les acteurs ne seront engagés qu'à la condition de boire une décoction d'arsenic dans les scènes d'empoisonnement.)

(Exercices préparatoires des acteurs du théâtre Dumas.)



(Plus de changements à vue, la salle tourne sur un pivot et montre au spectateur une autre scène. — Effet de cette manœuvre.)

(Conséquences fâcheuses d'une rupture du pivot.)



(Un convoi spécial du chemin de fer transportera le théâtre Dumas, pendant les entr'actes, dans les pays où doit se passer l'acte suivant.)

(Un ballon enlèvera le théâtre Dumas dans les nuages lorsqu'on représentera des pièces mythologiques.)

(Un spectateur entrant au théâtre Dumas au commencement de *Monte-Cristo*.)

(Le même sortant à la fin de *Monte-Cristo*.)

(Dernière scène de la pièce d'ouverture du théâtre Dumas.)

(Grrrand effet produit par le drame de *Monte-Cristo*.)

Correspondance.

A M. le chevalier C. M., à Turin. — Vous êtes fort obligeant, monsieur, mais il est impossible de le traduire en dessin. C'est une condition essentielle, comme vous pouvez voir.

A M. D., à Paris. — Même réponse.

A M. F. M., à Semur. — Nous ne demandons pas mieux, monsieur, que de vous être agréables; mais vos premières communications ne peuvent pas nous servir.

A M. P. M. — Voyez le numéro 56, tome III, mars 1844. Vous êtes en retard de deux ans.

A M. B., à Paris. — Nous sommes quelquefois forcés de refuser d'excellents morceaux de poésie, pour avoir un moyen de nous défendre contre un déluge de mauvais vers. Direz-vous qu'il faut accepter les bons et rejeter les mauvais? Je voudrais vous voir à cette besogne, monsieur. Donnez donc à un faiseur de vers un pareil motif de refus! Souvenez-vous du sonnet d'Oronte, et préservez-nous du rôle d'Alceste.

Les Thermes de Caracalla, à Rome.

Le plaisir du bain était, sous les empereurs, une des passions dominantes des Romains. « Du pain et les jeux du cirque, ils ne demandent pas autre chose, » a dit Juvénal : *panem et circenses*... Il aurait pu ajouter : *et balnea*, car les bains étaient devenus, pour le peuple-roi, à l'époque de sa décadence, un besoin aussi impérieux que les spectacles. Après avoir été plus de sept siècles dans le sang, les conquérants du monde en passèrent quatre dans l'eau. Mais l'eau n'efface pas le sang...

Les thermes et les cirques résument Rome impériale; c'est là que s'écoulait l'existence oisive des descendants de Romulus, devenus les indignes esclaves d'un Néron ou d'un Caracalla. Les élégants et les voluptueux se lavaient jusqu'à sept fois par jour; les autres se contentaient de prendre un bain avant chaque repas. Pour changer ces habitudes efféminées, il fallut que les barbares du Nord vinssent avec leur grande épée trouer les voûtes des piscines et couper les aqueducs par morceaux.

Du temps de Sénèque, déjà le luxe public et particulier avait été porté à un tel degré de démence, que ce rhéteur lui-même en fut effrayé, lui qui passait pour un des hommes les plus fastueux de l'empire. « Aujourd'hui, dit-il, ils s'estiment pauvres ceux dont la maison n'est pas étincelante de marbres et de peintures; on traite d'avares ceux qui ne revêtent pas leurs murailles des matériaux les plus rares et les plus coûteux; il faut, pour être à la hauteur de l'époque, que le verre précieux décore les voûtes et les plafonds, que le marbre de Paros, regardé autrefois comme une curiosité, et à peine employé dans les temples, borde et pave les piscines, que des robinets d'argent versent l'eau dans les baignoires. Je ne parle ici que des plébéiens; que serait-ce si je voulais décrire le luxe des nobles? Qui pourrait dire la quantité de statues qui ornent leurs maisons? la multitude de colonnes inutiles dont ils les remplissent par faste et par ostentation? l'abondance des eaux murmurantes qui, descendant par des degrés de marbre, leur apportent la fraîcheur? Nous en sommes venus à un tel excès de mollesse, que nous ne pouvons plus marcher que sur des pierres lines. »

La richesse extraordinaire des bains particuliers n'était encore rien auprès de la magnificence et de l'étendue des bains publics, ou thermes. Ammien Marcellin n'exagère pas quand il les appelle des *édifices semblables à des provinces*. Dans plusieurs d'entre eux, trois mille personnes pouvaient se baigner à la fois. Ces vastes établissements se divisaient en deux parties bien distinctes : celle proprement destinée aux bains, et celle réservée aux exercices du corps et aux délassements de l'esprit. La partie consacrée aux bains comprenait le vestibule (*apodyterium*), où l'on se déshabillait; la grande piscine (*baptisterium*), où les baigneurs pouvaient se donner le plaisir de la natation; la salle des bains froids (*frigidarium*); la salle des bains tièdes (*tepidarium*); la salle des bains chauds (*caldarium*); les étuves (*hypocaustum ou vaporarium*), qu'on chauffait par des fourneaux placés au-dessous; la chambre pour suer (*cella sudatoria*), et enfin la chambre des parfums (*unctarium*).

La seconde partie des thermes, c'est-à-dire celle réservée aux exercices du corps, se composait d'abord d'un emplacement planté d'arbres, qui servait de promenade; du stade, ou espace découvert, avec des gradins pour les spectateurs; là, le peuple s'exerçait à la lutte, au saut, au pugilat, au disque, et à d'autres jeux; puis, de la bibliothèque et des exèdres, lieux où les philosophes et les poëtes venaient lire leurs compositions; puis, enfin, de la pinacothèque, grande salle remplie de toutes sortes d'objets d'art, et dans lesquelles les artistes exposaient leurs ouvrages au public.

Les premiers thermes qu'on vit à Rome furent bâtis par Agrippa; le Panthéon y était annexé. Il y a même tout lieu de croire que ce célèbre temple était, dans l'origine, destiné à servir de piscine. Les successeurs d'Auguste, jusqu'à Constantin, suivirent l'exemple d'Agrippa, et rivalisèrent de zèle pour doter la capitale de nouveaux établissements du même genre. On en comptait huit principaux; cinq ont disparu sans laisser presque aucune trace; les trois autres, quoique réduits de plus des deux tiers, quoique dépouillés de tout ce qui faisait leur gloire, offrent encore, dans leur dégradation, une image frappante de leur grandeur passée.

Ces trois édifices sont :

Les thermes de Dioclétien, dont quelques salles encore debout ont été transformés en églises et couvents, en greniers publics; les thermes de Titus, plusieurs fois déblayés, puis remblayés de nouveau, et qui ne sont pas encore tout à fait exhumés; enfin, les thermes de Caracalla, où les fouilles entreprises par le gouvernement pontifical amènent tous les jours quelque découverte intéressante.

C'est sur ces derniers que se dirige plus particulièrement l'attention des savants et des voyageurs. Leurs ruines sont les plus considérables de Rome, après celles du Colysée. On ne lira pas sans intérêt quelques détails sur leur origine et sur leur ancienne splendeur.

La construction des thermes de Caracalla fut commencée l'an 212 de notre ère, et terminée en 217. L'inauguration en fut faite par l'empereur lui-même, avant son départ pour la Perse. Il ne manquait à leur achèvement que les portiques, qui furent ajoutés par Héliogabale et Alexandre Sévère.

Ces thermes se composaient d'un carré long de 1050 pieds de côté; au centre du carré s'élevait le corps de logis intérieur, qui avait 690 pieds de long sur 420 de large. Une superbe rue appelée *via Nova*, flanquée de portiques, donnait accès à la façade. On entrait dans l'édifice par quatre portes percées symétriquement, et ornées chacune d'un petit fronton soutenu par deux colonnes de granit. Les parois des murs intérieurs étaient revêtues de marbres précieux jusqu'à une grande hauteur; le reste était à stuc; tous les pavés des salles étaient en mosaïque. Six escaliers de différentes dimensions conduisaient à l'étage supérieur.

Parmi les salles, on remarquait surtout la *cella solearis*, dont le plafond faisait l'admiration des architectes, à cause de sa forme et de sa grandeur. Il était soutenu par des barres de cuivre et de bronze entrelacées comme les courroies d'une sandale. Cette salle contenait seize cents siéges de marbre pour les baigneurs, et on l'avait décorée de quelques-unes des plus belles productions de l'art grec, telles que le groupe d'Hercule et Iole, celui de Dircé attaché aux cornes d'un taureau sauvage, la statue d'Hercule en repos, la Vénus Callipyge, la Flore, les fameux Gladiateurs.

La pinacothèque occupait le centre de l'édifice. Le dessin et le plan de cette salle ont été assez exactement imités dans la pinacothèque des thermes de Dioclétien, qui subsiste encore; toutes les deux étaient ornées de huit énormes colonnes de granit rouge. On y conservait les chefs-d'œuvre de la peinture grecque et romaine; c'étaient, comme leur nom l'indique, des galeries de tableaux.

Après la *cella solearis* et la *pinacothèque*, on admirait l'hémicycle, l'arène, le *theatridium*, les réservoirs et les aqueducs qui se développaient sur un espace de plusieurs lieues.

Les thermes de Caracalla furent abandonnés au sixième siècle, quand Vitigès, faisant le siége de Rome, brisa les aqueducs qui fournissaient l'eau nécessaire aux baigneurs. Depuis lors, on n'en entendit plus parler jusqu'au temps de Léon X, époque de glorieuse et de funeste mémoire, où l'on construisait des édifices nouveaux avec des matériaux tirés des édifices anciens, où l'on détruisait des temples pour bâtir des églises. Les thermes de Caracalla n'échappèrent pas à la destinée commune; on les dépouilla d'une partie de leurs colonnes; on y fit des fouilles qui mirent au jour le fameux torse, puis on les recouvrit de nouveau de leur linceul de poussière. On les laissa tranquilles jusqu'en 1534, où le pape Paul III, de la famille Farnèse, jaloux d'enrichir ses palais et ceux de ses proches, des restes précieux de l'antiquité, fit encore une fois bouleverser ce sol qui recélait des chefs-d'œuvre. Les excavations exécutées dans la *cella solearis* produisirent une foule de statues célèbres, entre autres la Flore, l'Hercule, le Taureau, la Vénus Callipyge, qui, après la mort de Paul III passèrent aux mains de ses collatéraux. Puis la famille Farnèse s'étant éteinte, ces sculptures sont devenues la propriété du roi de Naples, qui les a placées dans son musée dont elles forment le principal ornement.

Outre ces statues, on tira encore de ces ruines différents autres objets intéressants, des vasques de granit, des siéges de marbre ou de porphyre, des fragments de mosaïque. Deux des vasques qu'on y trouva décorent la place Farnèse à Rome où elles servent de bassins de fontaines; une autre à peu près de la même grandeur se voit au musée du Vatican, sous le portique qui conduit aux cabinets du Laocoon et de l'Apollon. Les courtisans de Paul III se partagèrent le reste du butin. Une belle colonne de granit, provenant peut-être de la pinacothèque, échut à un membre de la famille Médicis, qui l'expédia à Florence, où elle fut dressée sur la place de la Trinité et surmontée d'une statue de la justice.

Quand le fameux architecte Valladio vint à Rome, il ne manqua pas de visiter les thermes de Caracalla, et il fut si frappé de la beauté de ces ruines, qu'il en publia un plan restauré. Ce plan est considéré comme un des plus beaux travaux de ce grand homme, et on en a gravé l'esquisse sur le socle du monument qu'on lui a érigé à Vicence, sa ville natale.

Quoique horriblement dévasté, cet édifice conservait encore quelques traces de sa magnificence; dans les salles qui avaient échappé aux ravages du temps et des hommes, la plupart des colonnes étaient encore debout. C'en était assez pour éveiller de nouveau la cupidité des vandales modernes. Les jésuites, à qui les thermes appartenaient, ayant eu besoin d'argent, résolurent de vendre les colonnes. Les acheteurs ne manquèrent pas à l'appel, et, le marché conclu, ils emportèrent leur marchandise. Mais dès que les ruines furent privées de ce dernier appui, l'étage supérieur, qui avait résisté jusque-là aux efforts des siècles, s'écroula avec un fracas épouvantable, et produisit en tombant une secousse si forte, que toute la ville de Rome fut ébranlée comme par un tremblement de terre.

Les débris des voûtes, des plafonds, comblèrent le rez-de-chaussée à une hauteur de plus de quarante pieds.

Après cette effroyable catastrophe, les thermes restèrent pendant plusieurs années ensevelis sous leurs propres débris, sans que personne songeât à les en retirer.

En 1822, le comte Vélo, de Vicence, secondé par l'Académie de France, à Rome, entreprit, à ses frais, le déblaiement de quelques-unes des salles encombrées. Les travaux, dirigés avec habileté, ne tardèrent pas à donner d'heureux résultats. On découvrit un immense pavé de mosaïque représentant trente-deux figures d'athlètes dans différentes attitudes, et dix-huit portraits des lutteurs les plus distingués du temps de Caracalla. Ce morceau précieux, restauré avec soin, a été placé dans le musée de Latran, fondé par le pape Grégoire XVI, et où l'on dépose au fur et à mesure les objets les plus curieux provenant des thermes de Caracalla et des autres édifices antiques où des fouilles sont exécutées.

Après ce pavé, qui figurait probablement dans la salle consacrée aux exercices gymnastiques, on en découvrit successivement plusieurs autres moins importants, et qu'on a laissés sur place.

Nous venons de tracer le tableau des vicissitudes passées de ces ruines; jetons maintenant un coup d'œil sur leur état actuel (1845). Ce qui en reste n'est plus que le squelette d'un beau corps. Les fouilles cependant se poursuivent sans interruption; une centaine d'ouvriers, rétribués à raison de 40 centimes par jour, pâles, hâves, décharnés comme des fantômes, continuent, à coups de pioche, l'autopsie de ce cadavre gigantesque.

Les salles qui sont encore debout n'ont plus que les quatre murs, et ces murs sont complétement nus; on n'y voit plus le moindre vestige de marbre ni de stuc. Tous les plafonds sont détruits; mais, en revanche, les pavés de mosaïque, quoique brisés en mille morceaux, subsistent encore. Des quatre entrées principales de l'édifice, une seule est encore pratiquée; on l'a garnie d'une grande porte de bois, afin que personne ne puisse pénétrer dans les ruines sans être vu du gardien. Les deux salles à droite et à gauche du vestibule n'offrent rien de remarquable, si ce n'est un fragment de mosaïque retournée qui sort de terre, et qui semble attendre impatiemment que son tour vienne d'être exhumé. La première salle, après le vestibule, contient ce qu'on appelle le *Magasin des Thermes*. C'est un espace fermé, sous une moitié de voûte antique, où l'on dépose provisoirement tout ce qu'on déterre de plus important dans les excavations. Ce sont des tronçons de colonnes, des fragments de pilastres et d'entablements ornés de charmantes arabesques, des pièces de poterie marquées du sceau de la fabrique impériale, des chapiteaux sculptés avec une délicatesse incomparable. L'article le plus précieux de ce musée variable, c'est, dans ce moment, une tête d'homme barbu, en marbre de Paros, d'un travail exquis, mais malheureusement un peu mutilée. Elle appartenait sans aucun doute à une statue héroïque. Elle ne tardera pas à être transportée au musée de Latran.

Vis-à-vis du magasin, le mur extérieur présente trois grandes niches vides; que sont devenues les statues qui les occupaient? La réponse à cette question se trouve dans la couche épaisse de terre qui recouvre encore le pavé de cette salle. En attendant qu'on enlève cette terre, le gardien en a fait un petit jardin, où il cultive quelques-unes de ces belles plantes méridionales, dont les couleurs vivaces forment un si doux contraste avec la tristesse des ruines.

La dernière salle, la plus vaste de toutes, a deux pavés de mosaïque superposés l'un à l'autre; ils sont déjà à moitié déblayés, et comme leur dessin est d'une simplicité extrême, on les laissera sur place. De nombreux tuyaux de poterie insérés dans le mur annoncent que cette salle était destinée aux bains. Dans la chambre parallèle, on voit les fourneaux souterrains qui servaient à chauffer l'eau du *vaporarium*.

Des six escaliers qui conduisaient à l'étage supérieur, un seul était encore praticable. Le gouvernement romain l'a fait restaurer avec soin, et maintenant on peut monter sans danger et sans fatigue au sommet des ruines. Au haut de l'escalier, on trouve une espèce de vestibule d'où on passait dans une longue enfilade de chambres, dont il ne reste plus que quelques pans de mur. En suivant un petit sentier tracé tout au bord d'un plafond effondré, et à moitié obstrué d'herbes et de broussailles, on arrive à la partie la plus élevée de l'édifice. C'est un débris de terrasse tout couvert de mosaïque émiettée, et dont les petites pierres disjointes roulent sous vos pieds à chaque pas que vous faites. Là, en jetant les yeux autour de soi, on peut prendre une idée de l'étendue et de la désolation des thermes. Ce ne sont partout que salles immenses et vides, murailles lézardées, arcs pendants et cherchant en vain un appui, voûtes crevées au milieu, fenêtres béantes, énormes massifs de briques, qui seraient tout à fait nus, si la nature n'avait en pitié de leur misère, et n'avait étendu sur eux un coin de son manteau royal. La nature est l'amie et la consolatrice des ruines. Dans toutes les crevasses, au bord de toutes les fentes, des milliers de plantes parasites déploient leurs arabesques de verdure, diaprées de fleurs blanches, jaunes ou bleues. Les abeilles et les papillons voltigent par essaims dans ces nouveaux jardins suspendus; les lézards gris s'y reposent au soleil; les oiseaux du ciel y font leur nid.

En bas, les ruines sont animées par l'activité des fouilleurs, population pittoresque et dégénérée, où l'on retrouverait tous les originaux des *gueux* de Callot. Il est curieux de les voir occupés, les uns à remuer la terre qui encombre les salles, les autres à la brouetter dans le champ voisin. Ils travaillent machinalement, silencieusement; on dirait des trappistes creusant leur fosse. De temps en temps, ils hochent la tête d'un air de dédain; ils rient de l'inutilité de leurs efforts; ils prennent en pitié la curiosité des étrangers qui s'intéressent au résultat de leurs recherches.

« Vous découvrez des trésors? dis-je une fois à l'un d'eux.

— Des trésors? reprit-il avec douleur. Dites de mauvais morceaux de pierre, de vieilles briques, des cailloux... mais des trésors!... Pas le plus petit écu, pas la moindre petite pièce de deux baïoques... »

En achevant ces mots, il me tendit la main, et me demanda de quoi acheter un peu de vin. « J'ai la poitrine abîmée, ajouta-t-il; je n'ai plus de forces... » Et sa mine décomposée et son teint livide ne confirmaient que trop ses paroles.

« Quel est votre nom? lui dis-je.

— Paolo Pompili, me répondit-il.

— Pompili! »

Peut-être était-ce un descendant du second roi de Rome.

L. Delatre.

CHEZ
FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
et chez
tous les LIBRAIRES
de France et de l'Étranger.

ENCYCLOPÉDIE MODERNE,

Dictionnaire des Sciences, des Lettres, des Arts, de l'Industrie, de l'Agriculture et du Commerce,

PUBLIÉ PAR **FIRMIN DIDOT** FRÈRES,

AVEC LE CONCOURS DE PLUSIEURS MEMBRES DE L'INSTITUT, DE L'UNIVERSITÉ ET DE DIVERS SAVANTS.

300 LIVRAISONS
A
30 CENT.,
ou
3 fr. 60 cent. le vol.

Voir le prospectus, qui se distribue *gratis* à toutes les personnes qui en font la demande.

25 volumes in-8°, cavalier, ornés de 350 planches gravées sur acier.

LES DEUX PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE.

Toute livraison dépassant le nombre de 300 sera livrée GRATIS.

En vente par livraison, chez J.-J. DUBOCHET, LECHEVALIER & Cᵉ, éditeurs, rue Richelieu, 60.

JÉROME PATUROT A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE,

Par Louis Reybaud.

Édition illustrée par J.-J. GRANDVILLE, publiée en 30 livraisons à 50 cent.

EN VENTE L'OUVRAGE COMPLET. PRIX : 15 FRANCS, BROCHÉ.

EN SOUSCRIPTION.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE, PAR LE SAGE;

Précédée d'une Notice sur l'auteur, par CHARLES NODIER ; ornée de 600 dessins par GIGOUX, gravés sur bois et imprimés dans le texte. 1 vol. grand in-8 jésus. 15 fr. *Nouvelle édition* augmentée de la traduction de *Lazarille de Tormes*, traduit par LOUIS VIARDOT, illustré par MEISSONNIER. — Prix de la livraison, 40 centimes.

Librairie PAULIN, 60, rue Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, — VARIÉTÉS CURIEUSES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS. — **10 VOLUMES IN-18.**

EN VENTE : TOME III. — CURIOSITÉS BIOGRAPHIQUES.

SOMMAIRE : Particularités physiques relatives à quelques personnages célèbres. — Bizarreries, habitudes et goûts singuliers de quelques personnages célèbres. — Fécondité de quelques écrivains. — Surnoms historiques. — Morts singulières de quelques personnages célèbres. — Personnages célèbres morts de chagrin, de joie, de peur, etc. — Morts de personnages célèbres causées par des accidents singuliers. — Personnages enterrés vivants. — Personnages qui ont fait faire leurs cercueils d'avance. — Personnages qui se sont fait passer pour morts. — Des morts prédites. — Des suicides. — Des épitaphes. — Personnages célèbres enfermés dans des cages de fer. — Évasions singulières de quelques prisonniers célèbres. — Des faux princes et de quelques imposteurs célèbres. — Des personnages mystérieux. — Des rois auteurs, musiciens, peintres, serruriers, etc. — Des eunuques. — Des femmes guerrières. — Rapprochements biographiques. — Erreurs populaires concernant quelques personnages célèbres. — Mélanges.

Publiés précédemment : **I. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — II. — CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES.**

En préparation : **IV.** Curiosités des traditions, des mœurs, des croyances. — **V.** Curiosités militaires. — **VI.** Curiosités des beaux-arts et de l'archéologie. — **VII.** Curiosités philologiques et géographiques. — **VIII.** Curiosités historiques. — **IX.** Curiosités des origines et des inventions. — **X.** Curiosités anecdotiques.

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 3 FRANCS.

SOUS PRESSE : IV. CURIOSITÉS DES TRADITIONS, DES MŒURS ET DES CROYANCES.

FORMAT CAZIN A 1 FRANC LE VOLUME.

Nouvelle Bibliothèque des Romans anciens et modernes, à meilleur marché que les contrefaçons belges. — *Ouvrages publiés :* EUGÈNE SUE : les Mystères de Paris, 10 vol., 10 fr. — Mathilde, 6 vol. 6 fr. — Arthur, 4 vol., 4 fr. — La Salamandre, 2 vol., 2 fr. — Le Juif Errant, 10 vol., 10 fr. — ALPHONSE KARR : Geneviève, 2 vol., 2 fr. — *Sous presse :* LOUIS REYBAUD : Jérôme Paturot, 2 vol., 2 fr. — JULES SANDEAU : Mariana, 2 vol., 2 fr. — Le Docteur Herbeau, 2 vol., 2 fr. — Vaillance et Richard, 1 vol., 1 fr. — ALEXANDRE LAVERGNE : La duchesse de Mazarin, 2 vol., 2 fr. — Le BIBLIOPHILE JACOB (Œuvres choisies) : Les Sorcières de Walter Scott, 1 vol. — EUGÈNE SUE : Atar-Gull, 1 seul vol. au lieu de 2 vol. in-8°, 1 fr. au lieu de 15 fr. — Paula Monti, 2 vol., 2 fr. — Deleytar, 1 vol., 1 fr. — Plick et Plock, 1 vol., 1 fr. — Le marquis de Letorieres, 1 vol., 1 fr. — *En préparation :* tous les romans de M. Eugène Sue, un choix des meilleurs romans modernes, les romans classiques de mesdames Cottin, de Grafligny, de La Fayette, Riccoboni, de Staël, de Tencin, etc. — Cazotte, Hamilton, Le Sage, Marivaux, Marmontel, Montesquieu, l'abbé Prévost, Scarron, Tressan, etc., etc. — Environ 200 volumes à 1 fr. — Chaque volume se vend séparément.

CHAPEAUX DE GROS D'AFRIQUE, 12 FR. De poult de soie, noire, crêpe, 12 et 15 fr.; bonnets, turbans, 5 fr., 10 fr. Maison AIMÉ-HENRY, 18, rue Basse-du-Rempart, Chaussée-d'Antin. (On demande des apprêteuses.)

3 FRANCS **PILULES STOMACHIQUES** LA BOITE

Seules autorisées contre la Constipation, les Vents, la Bile et les Glaires. — Pharmacie COLBERT, passage Colbert.

SAVON-VIERGE AU CAMPHRE,

Production sanitaire d'après le système RASPAIL,

Par Ed. PINAUD, parfum., rue St-Martin, 230.

Aussi doux à la peau que les pâtes d'amandes les plus fines.

Prix : 1 fr. et 1 fr. 50 c.

LONGUEVILLE,
10, rue Richelieu, près le Théâtre-Français.

CHEMISES.

RHUMES, IRRITATIONS, INFLAMMATIONS

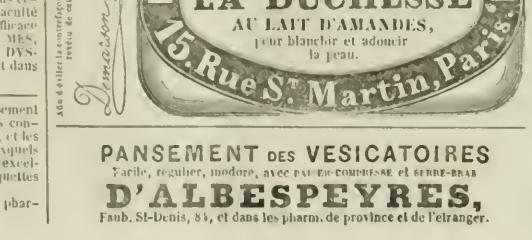
LE SIROP ANTIPHLOGISTIQUE DE BRIANT, de plus en plus apprécié pour le traitement des irritations et inflammations de la poitrine, de l'estomac et des intestins, est prescrit avec un succès toujours croissant par les plus célèbres médecins de la capitale, membres de l'Académie et de la Faculté royale de Médecine. Ce sirop est, en effet, la préparation la plus efficace pour combattre les plus cruelles maladies d'où résultent les RHUMES, CATARRHES, CRACHEMENTS DE SANG, CROUPS, COQUELUCHES, DYSSENTERIES, etc., etc. — Pharmacie BRIANT, rue Saint-Denis, 137, et dans toutes les pharmacies.

LE CHOCOLAT MÉNIER, comme tout produit avantageusement connu, a excité la cupidité des contrefacteurs. Sa forme particulière et ses enveloppes ont été copiées, et les MÉDAILLES dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Les amateurs de cet excellent produit voudront bien exiger que le nom MÉNIER soit sur les étiquettes et sur les tablettes.

Dépôt principal, passage Choiseul, 21, et chez un grand nombre de pharmaciens et d'épiciers de Paris et de toute la France.

PATE PECTORALE et SIROP PECTORAL
NAFÉ D'ARABIE

L'efficacité et la *supériorité* de ces pectoraux, sur tous ceux du même genre, ont été *officiellement* constatées par des *médecins* de tous les hôpitaux de Paris. **DELANGRENIER**, fournisseur de la maison du roi, rue **Richelieu, 26**, à Paris. — Prix : 75 c., et 1 fr. 25 c. la boîte. — Dépôt dans chaque ville.



Afin d'éviter la contrefaçon, chaque savon doit porter la signature ci-contre.

PANSEMENT DES VESICATOIRES
Facile, régulier, modéré, avec PAPIER COMPRESSIF et SERRE-BRAS
D'ALBESPEYRES,
Faub. St-Denis, 84, et dans les pharm. de province et de l'étranger.

A TOUTES LES DAMES.

Madame TILMAN vient d'inventer une agrafe qu'elle nomme l'age, à l'aide de laquelle la robe est soutenue et garantie de la boue, sans le secours des mains. — Rue de Ménars, 2, au coin de la rue Richelieu au premier.

COMPAGNIE DE PUBLICITÉ
4, RUE VIVIENNE.

Les annonces dans les DIX journaux suivants, formant plus de 40,000 abonnés de toutes les classes, de toutes les opinions, coûtent 2 fr. 20 la ligne. Il résulte de cette combinaison, qu'une annonce de CINQ lignes, insérée dans les dix journaux, ne coûte que ONZE francs.

DROIT;
PATRIE;
FRANCE;
NATION;
VILLES ET CAMPAGNES;
ESPRIT PUBLIC;
ESTAFETTE;
MESSAGER;
REFORME;
UNIVERS;

La Compagnie a aussi traité des annonces de L'ILLUSTRATION.

S'adresser au siége de la Compagnie, rue Vivienne, 4, et chez MM. les courtiers de publicité.

Catastrophe sur le chemin de fer de Saint-Étienne.

Le 1er de ce mois un épouvantable accident a fait de nombreuses victimes sur le chemin de Saint-Etienne, dont la mauvaise construction et le matériel insuffisant avaient causé déjà plus d'un sinistre avant celui que nous avons à retracer aujourd'hui et dont l'imprudence des agents de cette administration peut revendiquer la bonne part.

A Vernaison, la locomotive qui entraînait le convoi parti de Saint-Etienne à midi s'est dérangée et n'a plus pu fonctionner; deux dépêches ont été alors dirigées, l'une vers Lyon, l'autre vers Givors, afin de faire arriver une locomotive de secours. On pensait que l'une des deux serait expédiée; on aurait dû prévoir que les deux pouvaient l'être; celle venant de Givors arriva la première et fut mise en place. Le convoi reprit immédiatement sa route.

Il était composé de quatorze diligences remplies de voyageurs, ayant en tête une locomotive détraquée et fonctionnant mal, poussé en arrière par une autre locomotive empruntée à un convoi des messageries, et, en retard d'une heure et demie, arrivait avec une vitesse accélérée pour regagner le temps perdu. Il se trouvait à l'extrémité de la courbe par laquelle on pénètre dans le tunnel de Pierre-Bénite, lorsque, à la distance d'environ quatre-vingts mètres, la locomotive auxiliaire, expédiée de Perrache, déboucha tout à coup du souterrain, suivant à toute vapeur la même voie.

Le préposé en chef de la locomotive se trouvait sur le tender de cette dernière machine, avec d'autres employés, et pressait la marche de celle-ci, pensant trouver le convoi arrêté à l'aiguille d'Irigny.

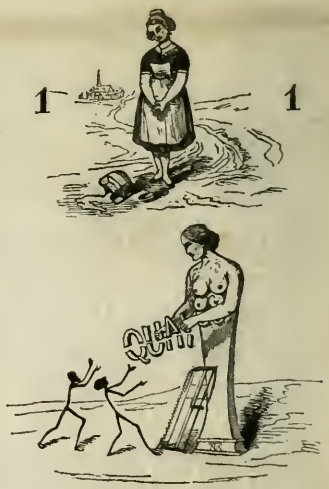
Il était trop tard, et les convois étaient trop rapprochés pour qu'on pût employer les freins avec quelque efficacité. La catastrophe était inévitable et imminente, les chauffeurs tournèrent les robinets pour faire échapper la vapeur, et se hâtèrent de sauter à droite et à gauche pour échapper à une mort certaine.

Un choc terrible eut lieu. Les deux locomotives se pénétrèrent et se détruisirent mutuellement et complétement. La première diligence du convoi fut soulevée et maintenue dans une position presque verticale, et les voyageurs qu'elle contenait en furent quittes pour de graves contusions. La seconde passa sous la première, et tous ses panneaux et banquettes furent brisés et enlevés, de telle sorte qu'il n'en est resté que le plancher; la troisième a passé de la même façon sous la seconde et la première, et a été également rasée. Le même effet a été produit par la force d'impulsion sur la quatrième, qui a été mise dans le même état. Enfin, la cinquième a été complétement détruite, et le plancher, moins solide, a été lui-même brisé. C'est dans cette cinquième voiture qu'on a recueilli le plus de morts et de blessés.

Huit personnes ont été retirées mortes; six autres ont succombé peu après; trente environ ont été grièvement blessées; toutes les autres ont été contusionnées.

On raconte que peu d'instants après le terrible événement et dès que les ouvriers charpentiers et cantonniers ont entrepris de déblayer les voitures qui formaient une montagne, une petite fille de quatre ans jetait des cris plaintifs, se trouvant engagée sous un madrier de chêne et des débris amoncelés de voitures; on s'est empressé de lui porter secours en soulevant, au moyen d'un cric, les pièces de bois qui la couvraient; mais soit que l'instrument fût mal assujetti, soit qu'il se soit enfoncé en terre, la pièce est retombée sur l'enfant, qui n'a plus fait entendre aucun cri, aucune plainte : elle était morte.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Si la po'ka, la mazurka et la redowa ont été inventées, c'est par dégoût de la contredanse.

Notice sur la vie et les ouvrages de Casimir Delavigne, par M. ALPHONSE FRANÇOIS.

M. Alphonse François, le savant et heureux traducteur de Plaute dans la belle collection des classiques latins publiée par M. Dubochet, a lu dernièrement, à la société philotechnique, une notice pleine d'intérêt sur la vie et les ouvrages de Casimir Delavigne, membre de cette société. Cette étude, sérieuse et forte, se fait remarquer par une juste appréciation du talent de l'auteur des *Messéniennes* et de *l'Ecole des Vieillards*. Nous y avons remarqué surtout plusieurs anecdotes inédites qui complètent les biographies déjà publiées de Casimir Delavigne. Nous regrettons de n'en pouvoir citer qu'une seule.

« La couronne, dit M. Alphonse François, avait passé sur la tête de Charles X. La popularité est le besoin de tous les nouveaux rois. Le comte d'Artois, l'ancien émigré de Coblentz, le chef de la faction du pavillon Marsan, en voulut, comme un autre, goûter les douceurs. Pour mieux consacrer son avénement, on voulait une couronne poétique tressée par toutes les mains, par des mains bien puissantes, comme on disait alors, et par des mains libérales. Casimir Delavigne était une trop belle conquête pour qu'on ne songeât pas à la faire. On voulut qu'un opéra politique, destiné à célébrer le sacre de Reims, fût composé par tous les écrivains en renom. On tenait à honneur que Casimir Delavigne entrât dans cette association des poëtes de cour. On fit à Casimir Delavigne de brillantes propositions, lui citant l'exemple de Molière et de Corneille, travaillant en commun pour les plaisirs du roi. Mais ce roi était Louis XIV. Casimir Delavigne refusa.

« Le lendemain, il voit arriver chez lui un inconnu qui commence la conversation par les éloges les plus flatteurs, les plus délicats, et qui, regardant son habit comme par hasard, s'étonne de ne pas voir à sa boutonnière une distinction méritée par de si beaux succès. L'inconnu était un très-grand seigneur, qui croyait, par l'autorité de son rang et le prestige de son nom, arracher ce que son envoyé n'avait pu obtenir. Casimir Delavigne s'excusa; on insista; on ne lui demandait qu'un acte, qu'une scène; on se contenterait même d'un couplet; mais on voulait absolument son nom sur l'affiche... Le poëte, jaloux de garder son indépendance, n'accorda pas un hemistiche au nouveau règne. L'opéra de *Pharamond* se fit, fut joué, eut le succès officiel de ces sortes d'ouvrages; mais la plume de Casimir Delavigne resta libre. »

On s'abonne chez les Directeurs de postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch-Lane-Cornhill.

A Saint-Petersbourg, chez J. Issakoff, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Impériale; Gostinoï-Dvor, 22. — F. Bellizard et Cᵉ, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A Alger, chez Bastide et chez Dubos, libraires.

Chez V. Hebert, à la Nouvelle-Orleans (États-Unis).

A New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, et chez tous les agents de ce journal.

A Madrid, chez Casimir Monier, Casa Fontana de Oro.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Cᵉ, rue Damiette, 2.